



DEUX COMPAGNONS

DU TOUR DE FRANCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. LOCKROY ET JULES DE WAILLY,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés,
le 10 novembre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.

CHARLES, dit NANTAIS LE PENSIF, ouvrier menuisier, compagnon
reçu de la Société du Devoir de Liberté, dite des Gavots.....
RICHARD, dit NANTAIS LE CORINTHIEN, son frère, *idem*.....
CLERMONT, dit la MÈRE, aubergiste, chez lequel mange et tient
ses assemblées la Société des Gavots.....
LEGRAND, dit ROMAINVILLE LA CLÉ DES COEURS, ouvrier menui-
sier, compagnon reçu du même devoir.....
FRANÇOIS FLAMBEAU, dit LYONNAIS, dit le Bon Soutien des couleurs
du Devoir de Liberté, *idem*.....
COLINET, dit la PROBITÉ, *idem*.....
POLASSON, dit MARSEILLAIS FLEUR DE LAURIER, *idem*.....
CARDENAS, dit MONPELLIER LA BONNE CONDUITE, *idem*.....
CHAMBERY, dit le BIEN-AIMÉ DU JOLI TOUR DE FRANCE, affilié ou
aspirant de la même Société.....
FRANÇOIS, dit le BOURGUIGNON, ouvrier menuisier, compagnon
de la Société du Devoir, dite des Dévoirans ou Dévorans.....
SUZANNE, fille de Clermont.....
PAULINE, dite NINI POMPON, blanchisseuse.....

Acteurs.

MM. BOUFFÉ.
P. LABA.
DUSSERT.
LIONEL.
A. HOFFMANN.
LEPEINTRE aîné.
AMÉDÉE.
CHARIER.
C. PEREY.
RENAUD.
Mmes JUDITH.
BRESSANT.

La scène est à Rouen, chez Clermont, au premier acte; au deuxième, chez Suzanne, à Paris.



ACTE PREMIER.

Une petite cour entourée de murs, dans laquelle sont placées des tables.— A droite, une auberge ayant pour enseigne un compagnon partant pour son tour de France, avec cette inscription : *A la belle Conduite*. — A gauche, une sorte de cellier, au dessus duquel est une chambre à laquelle conduit un escalier en bois praticable.— Grande porte au fond, conduisant à l'extérieur. — Petite porte à gauche, sur le premier plan, par laquelle on sort aussi.

SCÈNE I.

LA CLÉ DES COEURS, CLERMONT.

CLERMONT, en chapeau et en redingote, arrivant du dehors, à la cantonade.

Ici, ce soir, à sept heures précises. Les personnes étrangères aux deux Sociétés, qui seront choisies pour juger la chose, seront averties dans la soirée... (Ayant l'air d'écouter.) Hein?... Parbleu ! c'est ouvert à tout le monde : il y aura de la place. (A lui-même.) Voyons... faut pas que j'oublie de faire placer dans la salle, en haut, des chaises, des

banes, une grande table. Ma fille Suzanne aura peut-être pensé déjà...

LA CLÉ DES COEURS.

Ah ! père Clermont, il y avait là, tout à l'heure, deux maîtres charpentiers qui demandaient après vous.

CLERMONT.

C'est à eux que je viens de répondre... Charpentiers, serruriers, tailleurs de pierre, maîtres ou garçons... on peut dire que tout ce qui tient de près ou de loin aux différentes Sociétés de compagnonnage s'intéresse à notre concours. Tous les ateliers de Rouen sont sens dessus dessous ; et jus-

que dans les bureaux de la mairie, où j'ai été pour donner avis de notre grande réunion de ce soir, on s'est informé de tout ça avec curiosité. Ah ! on m'en a fait là, des questions...

LA CLÉ DES CŒURS.

Vraiment ?

CLERMONT.

« Pourquoi est-ce dans votre auberge qu'on s'assemble ? — Parce que, dans le compagnonnage, on se réunit toujours chez la mère. — Eh bien ? — Eh bien, la mère ou le père, suivant que ça se trouve, c'est la personne qui tient la maison où les compagnons logent et prennent leurs repas. — Vous représentez donc la mère de tous les compagnons, vous ? — C'est-à-dire, chaque Société a la sienne. — Mais il n'est question ici que des menuisiers ? — Eh bien ! sans doute ; mais on est du même corps d'état... menuisiers, par exemple, et on appartient à des Sociétés différentes. »

LA CLÉ DES CŒURS.

Tiens ! certainement. C'te bêtise !

CLERMONT.

« Il y a des menuisiers compagnons de Liberté, c'est les Gavots ça : c'est nous. Il y en a qui sont compagnons du devoir, c'est les Dévorans. Les Gavots reconnaissent Salomon pour leur fondateur ; les Dévorans se disent enfans de maître Jacques... un fameux architecte... de la même époque... à ce qu'il paraît. Voilà la différence entre eux, vous comprenez ?... » (A la Clé des Cœurs.) Eh bien ! ils n'ont pas compris du tout. Il m'a fallu recommencer ça dix fois.

LA CLÉ DES CŒURS.

Bien obligé.

CLERMONT.

Alors je me suis mis à leur expliquer comment, par suite des rivalités et des haines, qui de tous temps ont existé entre les deux Sociétés, Dévorans et Gavots n'ont jamais pu vivre d'accord dans aucune ville du tour de France ; comment, au lieu de faire comme les autres et de continuer à se battre entre eux, les compagnons menuisiers de Rouen ont décidé de se défer au travail et de reconnaître la supériorité de la Société qui produira le meilleur ouvrage. Je leur ai appris que le sujet du concours ayant été décidé d'un commun accord, les Dévorans avaient nommé le plus adroit d'entre eux tous pour l'exécuter ; et que, de notre côté, nous avions choisi, parmi nos plus habiles ouvriers, Nantais le Corinthien.

LA CLÉ DES CŒURS.

Ah ça ! mais ils ne savent donc rien ?...

CLERMONT.

Mais absolument... Enfin, j'ai été obligé de leur dire que le Corinthien était enfermé ici dans une chambre, depuis deux mois, sous la surveillance d'un des nôtres et d'un du parti opposé, qu'on relève de faction toutes les demi-journées ;

pendant que l'autre concurrent, gardé de la même façon, est aussi sous clé chez l'autre mère, sans pouvoir non plus communiquer avec personne... que, ce soir, leur travail à tous deux doit être terminé, sous peine d'avoir perdu. Seulement, je n'ai pas ajouté que la Société qui sera battue s'est engagée à quitter la ville de Rouen... parce que, ça, c'est mal.

LA CLÉ DES CŒURS.

Écoutez donc !... tant mieux pour ceux qui auront la chance de gagner !

CLERMONT.

Oui... et ceux qui seront obligés de partir, qui seront sur le pavé ?... ceux qui ont des femmes, des enfans, où trouveront-ils à manger ? Crois-tu que ça se rencontre comme ça tout de suite, dans d'autres villes ? Voilà pourquoi tous les hommes qui ont de la famille sont si inquiets de part et d'autre... pourquoi on attache tant de prix à l'emporter. C'est la misère pour ceux qui seront chassés, vois-tu ? Tiens ! je n'ai pas parlé de ça, parce que j'en aurais dit trop long !... J'y serais encore !

LA CLÉ DES CŒURS.

Ajoutez que vous aimez assez à causer, père Clermont.

CLERMONT.

Eh bien ! tu sais ça, et tu me retiens, toi ? Un jour comme aujourd'hui ?... quand il y a tant de choses à faire à la maison ? Occupe-toi donc de monter ta garde avec ton Dévorant, puisque t'es de planton ; où est-il, lui ?

LA CLÉ DES CŒURS.

Oh ! pas ben loin, ben sûr !

CLERMONT.

Tu t'amuses à me retenir !

LA CLÉ DES CŒURS.

Mais non !

CLERMONT.

Tu me fais causer.

LA CLÉ DES CŒURS.

Mais c'est pas moi.

CLERMONT.

Laisse donc, musard.

(Il entre à droite, dans l'auberge.)

LA CLÉ DES CŒURS.

Mais ce n'est pas...

SCÈNE II.

BOURGUIGNON, entrant vivement par la petite porte à gauche, qu'il reforme, LA CLÉ DES CŒURS.

LA CLÉ DES CŒURS.

Arrivez donc, vous, le Dévorant, le père Cler-

mont s'étonnait tout à l'heure de ne pas vous voir là... Eh bien ?

BOURGUIGNON.

C'est fait... Vous ne vous étiez pas trompé... C'est bien le Corinthien qui portait des secours à cette famille dont le père, qui était de not' Société, a été tué dans une des batailles qui ont eu lieu avec vous autres, et à force de le voir, cette famille, le Corinthien est devenu amoureux de la fille qu'a dix-sept ans, qu'est bien jolie, et la petite en tient aussi pour lui, c'est sûr, attendu que ça y a fait un chagrin !...

LA CLÉ DES COEURS.

On les a vus ?

BOURGUIGNON.

D'abord, on a reproché à la maman d'avoir reçu les bienfaits d'un d' vot' Société, vu que l' père faisait partie de la nôtre et que...

LA CLÉ DES COEURS.

Oui... Après ?

BOURGUIGNON.

Après... comme tout ça n' prenait pas beaucoup, ma foi, on leur z-y a conté...

LA CLÉ DES COEURS.

L'histoire dont nous étions convenus ?

BOURGUIGNON.

Que vous avez inventée.

LA CLÉ DES COEURS.

Et alors ?...

BOURGUIGNON.

Alors, c'est arrivé juste comme vous aviez dit ; ça les a bouleversées, ces femmes.

LA CLÉ DES COEURS.

Elles l'ont cru ?

BOURGUIGNON.

Dame ! on s'y est si bien pris... On a donné à c't' accusation tant d'apparences... Et c'était pas difficile, en se servant de la conduite même du Corinthien envers la famille, comme d'une preuve des reproches qu'il avait à se faire envers elle... Tant il y a qu'après avoir bataillé la dernière, la fille a fini par se mettre à pleurer, mais à pleurer...

LA CLÉ DES COEURS, à lui-même.

Ils s'aiment tous les deux, j'en étais sûr... (A Bourguignon.) Elles ne veulent plus rien recevoir de lui ?

BOURGUIGNON.

Recevoir ? Au contraire, elles lui restitueront jusqu'au dernier sou qui leur reste.

LA CLÉ DES COEURS.

Quand ?

BOURGUIGNON.

Aujourd'hui... tout de suite... Bien plus, la petite elle-même lui écrit qu'elle ne veut plus le voir, et qu'elle va quitter Rouen avec sa mère.

LA CLÉ DES COEURS.

Et cette lettre, comment l'enverront-elles ?

BOURGUIGNON.

Par une petite blanchisseuse qui demeure dans leur maison.

LA CLÉ DES COEURS.

Nini Pompon ?

BOURGUIGNON.

C'est cela.

LA CLÉ DES COEURS.

A merveille... Nous le tenons.

BOURGUIGNON.

Comment ça ?

LA CLÉ DES COEURS.

Sans doute... Croyez-vous qu'il apprenne tranquillement que celle qu'il aime le soupçonne d'avoir tué son père ?... Il voudra la voir, se justifier... Il sortira, et comme il faut absolument que son travail soit fini aujourd'hui même, sous peine d'être mis hors de concours...

BOURGUIGNON.

Mais il est achevé, son travail...

LA CLÉ DES COEURS.

Achévé... Ah ben ! c'est égal, qu'il tourne les talons quelques minutes seulement, et il y a, là derrière, une porte qui conduit à sa chambre... une porte condamnée dont je me suis procuré la clé... J' puis entrer par là sans être vu... et, une fois dans sa chambre, ça me regarde... Comment prouvera-t-il qu'il a achevé son ouvrage ?... Que dire ?... Qu'il a quitté sa chambre ? On s'ra là pour répondre que non.

BOURGUIGNON.

Mais il faut pour ça qu'on ne le voie pas s'en aller.

LA CLÉ DES COEURS.

Eh bien ! quoi ? nous aurons l'air de faire un tour par là, et pour qu'il puisse sortir, vous ne fermerez pas la porte à clé.

BOURGUIGNON.

Mais je ne serai pas seul... Vous n'y serez plus... et il y aura un de vos camarades qui sera de faction avec moi.

LA CLÉ DES COEURS.

Qui sait ?... Il n'est pas aimé de tous... Quoi qu'il ait été choisi comme le plus habile, il y en a d'autres qui pouvaient lui disputer ça... J'en connais un même qui est triste d'puis quelque temps... qui évite les camarades sans qu'on sache pourquoi... excepté moi... parce qu'il me confie tout... J'ai mes idées... soyez tranquille... Je travaille aussi.

BOURGUIGNON.

Après tout, vous y avez intérêt... Vous savez combien c'est important pour nous de gagner, et si vous voulez que notre Société vous paie les trois mille francs qu'elle vous a promis...

LA CLÉ DES COEURS.

Oh ! s'il n'y avait que l'argent, j'hésiterais peut-être... mais il y a long-temps que je lui en

veux, au Corinthien... C'est une vieille rancune d'atelier... et il me paiera ça d'un seul coup.

NINI, dans la coulisse.

C'est convenu... je reviendrai lundi.

LA CLÉ DES CŒURS.

Quelqu'un ! silence par ici.

(Bourguignon s'assied vivement sur l'escalier et se met à allumer sa pipe.)

oo

SCÈNE III.

LES MÊMES, NINI, sortant de l'auberge.

NINI, un panier de blanchisseuse sous le bras.

Tiens ! c'est vous, monsieur la Clé des Cœurs ?

LA CLÉ DES CŒURS.

Mamselle Nini, j'ai aperçu votre calèche à la porte.

NINI

Je ne vas jamais qu'en équipage. Ah ça ! en attendant qu'une des deux Sociétés chasse l'autre, les compagnons menuisiers du Devoir et ceux de Liberté se font donc des politesses, que vous étiez là comme une paire d'amis avec un Dévorant ?...

LA CLÉ DES CŒURS.

Quand on est de faction, mon bijou, on cause, on se désennuie comme on peut... et vu que vous n'étiez pas là... (Il lui prend la taille.)

NINI.

De faction ? Ah ! oui... vous montez la garde devant la porte du Corinthien, pendant que deux autres la montent devant celle de son antagoniste.

LA CLÉ DES CŒURS.

Comme vous dites, mon trésor ; c'est la règle. Il faut que ni l'un ni l'autre ne sorte, afin qu'on n'accuse pas un des deux de s'être fait aider : ça ferait perdre sa Société.

NINI.

Et quand est-ce qu'on saura qui est-ce qui a gagné ?

LA CLÉ DES CŒURS.

Pas plus tard que demain, mon petit chou... et si vous voulez rester pour me faire prendre patience d'ici là...

NINI.

C'est une drôle d'idée, d'avoir fini par jouer la ville de Rouen à qui ferait le plus bel ouvrage en menuiserie, de vous autres ou des Dévorants.

LA CLÉ DES CŒURS.

C'est comme ça que ça se passe dans les arts, mon lapin.

NINI.

Oh ! ces *artistes* !...

LA CLÉ DES CŒURS.

On jouerait encore bien plus volontiers votre cœur, si d'avance on n'était pas sûr de perdre.

NINI.

Merci, ça ne se joue pas, ça se donne.

LA CLÉ DES CŒURS.

A qui ? de Chambéry ou du Pensif ?

NINI.

Du Pensif ! Ah ! par exemple ! ça s'rait ben peine perdue... Il est occupé ici... dans la maison, (Elle désigne l'auberge.)

LA CLÉ DES CŒURS.

Vraiment ?

NINI.

Tiens ! on y voit aussi clair que vous peut-être !... et quoiqu'il ne parle pas plus souvent qu'il ne faut, celui-là, que même, depuis que son frère le Corinthien a été choisi, il ne parle plus du tout.

LA CLÉ DES CŒURS.

Ah ! vous avez encore remarqué ça ?

NINI, finement.

Ça tient peut-être à ce qu'il n'a pas été nommé, lui.

LA CLÉ DES CŒURS.

Vous croyez ?

NINI.

Dame ! quand on aime en dedans, sans rien dire, et qu'on ne s'applique à s'en faire préférer par l'objet aimé qu'à force d'être le premier en toutes choses, on est bien plus sensible à l'injustice...

LA CLÉ DES CŒURS.

Tiens ! j'vous croyais pas si fine que ça, vous.

NINI.

Faut pas l'être beaucoup, toujours, pour voir que le Pensif en tient.

LA CLÉ DES CŒURS.

C'est peut-être pour ça qu'vous n'aimez pas mamselle Suzanne.

NINI.

Une petite bégueule... J'peux pas souffrir les bégueules... c'est vrai... J'le suis pas, moi.

LA CLÉ DES CŒURS.

C'est connu.

NINI.

Pour ce qui est de rire et de plaisanter, à la bonne heure... Mais je veux me marier... sinon, merci, je n'en suis plus.

LA CLÉ DES CŒURS.

Certainement.

NINI, riant.

Ah ! ah ! j'ai un sentiment pour le Pensif, à présent !

LA CLÉ DES CŒURS.

C'est donc pour l'autre ?

NINI.

Pour Chambéry ? Vous êtes curieux.

LA CLÉ DES CŒURS.

C'est donc pour moi ?

NINI.

Vous ? vous êtes le dernier sur ma liste.

LA CLÉ DES CŒURS.

Excusez... j'en ai pour long-temps, alors...

NINI.

A cause ?

LA CLÉ DES CŒURS.

A cause qu'elle doit être longue.

NINI.

Méchant !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, puis LYONNAIS, en costume de voyage, sac sur le dos, grande canne.

LYONNAIS, du dehors.

Que la terre est charmante !
L'on rit, l'on boit, l'on chante ;
Que les arbres sont beaux
Portant des fruits nouveaux !

LA CLÉ DES CŒURS.

Tiens!... Lyonnais qui revient du pays !

LYONNAIS, entrant.

Les rivières sont calmes,
Les prairies sont tout vertes ;
Il y a bien de la différence
Du printemps à l'hiver.

LA CLÉ DES CŒURS.

Te v'là, toi ?

LYONNAIS.

La Clé des Cœurs!... Mademoiselle Nini, votre présence et vos attraits m'occasionnent une vive émotion. (Apercevant Bourguignon.) Attention ! Quel est cet objet ? Attends !

(Il dépose son sac et son chapeau sur une table.)

NINI.

Qu'est-ce qu'il veut ?

LA CLÉ DES CŒURS.

Qu'est-ce qu'il fait donc ?

LYONNAIS, qui a pris une attitude martiale, fait des signes et des moulinets avec sa canne.

Enfant de Salomon, compagnon de Liberté ; et vous, le pays ?

BOURGUIGNON.

Hein ?

LYONNAIS.

Et vous, le pays ?

BOURGUIGNON.

Compagnon du Devoir, après ?

LA CLÉ DES CŒURS.

Eh bien ! oui, compagnon du Devoir.

LYONNAIS.

Du Devoir ? un Dévorant ! Passe au large ou je te démolis.

BOURGUIGNON, saisissant un banc.

Tu veux m'attaquer ?

LA CLÉ DES CŒURS.

Est-ce que tu es fou ?

LYONNAIS.

Passe au large !

BOURGUIGNON.

Méchant Gavot.

LYONNAIS, chantant.

Oui, je suis Gavot...
Au compas, à l'équerre,
Vivent les Gavots !

Pique... trèfle... carreau... atout...

(Il s'élançe sur lui la canne levée. — Nini pousse un cri. — La Clé des Cœurs se jette sur le bras de Lyonnais. — Tous les compagnons qui arrivent en ce moment se précipitent sur ce dernier et l'arrêtent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES,* FLEUR DE LAURIER, TOUS LES COMPAGNONS, puis CHAMBÉRY.

FLEUR DE LAURIER.

Qu'est-ce que tu fais ? qu'est-ce qu'il y a ?

LES AUTRES.

Arrêtez !

NINI.

En v'là une manière de se dire bonjour.

LYONNAIS, remontant.

Laissez donc, je vas lui conter son affaire.

LA CLÉ DES CŒURS.

Mais non.

LYONNAIS.

Aussi vrai que je m'appelle François Flambeau, dit Lyonnais, dit le Bon Soutien des couleurs du Devoir de Liberté.

NINI.

Pus que ça de noms !

LA CLÉ DES CŒURS.

Mais puisqu'il est défendu de se battre.

LYONNAIS.

Pique, trèfle, carreau...

FLEUR DE LAURIER.

Mais on te dit...

LYONNAIS.

Atout !

CHAMBÉRY, qui vient d'entrer, reçoit un coup de canne.

Ah !

NINI, à Chambéry.

Eh bien ! vous ne portez pas secours ?

CHAMBÉRY.

J'en viens.

NINI.

Ah ! monsieur Chambéry, vous êtes capon !

LES COMPAGNONS, à Lyonnais.

V'là le père Clermont !

* Bourguignon, Fleur de Laurier, la Clé des Cœurs, Lyonnais, les compagnons qui l'entourent, Nini sur le devant, à droite.

FLEUR DE LAURIER, à Lyonnais.
Entends-tu ?

LA CLÉ DES CŒURS.
Ah ça ! il a le diable au corps !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLERMONT.

CLERMONT.
A table, les enfans ! le fricot refroidit... Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qui se passe ?

NINI, à part.
Il m'a fait une peur ! C'est égal... il était superbe avec son moulinet.

CHAMBÉRY.
Eh bien ! Nini, vous vous en allez quand j'arrive ? C'est joli !

NINI.
Fallait venir plus tôt. (Elle sort par le fond.)

CLERMONT.
Qu'est-ce qu'il y a donc, à la fin ?...

LA CLÉ DES CŒURS.
Rien, des bêtises... C'est Lyonnais qui arrive de campagne, et qui ne savait pas...

CLERMONT.
Quoi ?

LYONNAIS.
Je vas vous dire, la mère... Vous allez comprendre tout d' suite... C'est moi qui en revenant... parce que j'ai z-été faire un tour de chez mes parents... parce que ils se plaignaient que je leur z-avais pas t-écrit du-depuis que je m'étais t-engagé... voilà quatorze ans... dans le 1er du train... un beau corps... Pour lors, j'ai saisi l'occasion du chemin de fer... dont auquel j'ai pris la banquette.

CLERMONT.
Qu'est-ce que ça me fait ? J' comprends pas un mot...

LYONNAIS.
C'est pour vous expliquer...

CLERMONT.
Quel diable de rapport y a-t-il ?

LYONNAIS.
Voilà... Il n'y en a t-aucun.

CLERMONT.
Eh bien ! alors il est inutile de me parler.

LYONNAIS.
C'est ce que je dis : c'est inutile. (Il fait de nouveau le moulinet.) Pique !

CLERMONT, effrayé.
Hein ?

LA CLÉ DES CŒURS, l'arrêtant.
Mais puisqu'il y a une trêve... T'es sourd donc ?

* Bourguignon dans le coin, Fleur de Laurier, la Clé des Cœurs, Lyonnais, Clermont, Chambéry.

FLEUR DE LAURIER.
Puisque c'te fois on s'est défié à l'ouvrage...

CLERMONT.
C'est pas au bâton, animal !

FLEUR DE LAURIER.
V'là deux heures qu'on veut lui expliquer ça.
CHAMBÉRY.

Ah oui ! tâchez d' lui faire comprendre quelque chose à celui-là !

LYONNAIS, à Chambéry.
Dis donc, toi... le Bien-Aimé du joli tour de France!...

CLERMONT.
Ah ça ! l'es donc bête comme une oie ? Il ne s'agit pas de se cogner, puisque depuis six mois ça n'a servi à rien... T'entends donc pas que c'est l'ouvrage de deux compagnons qui décidera de tout... que chacun des deux devoirs choisira un ouvrier... qu'on en a choisi un...

LA CLÉ DES CŒURS.
Pour nous.

CLERMONT.
Et qu'ils en ont choisi un...

FLEUR DE LAURIER.
Pour eux.

CLERMONT.
Qu'on les a enfermés chacun à part avec des outils ; qu'ils sont ce qu'on appelle en loge, quoi... comme les peintres ; l'entends donc pas qu'ils ne peuvent ni sortir ni voir personne jusqu'à ce qu'ils aient fini ?

CHAMBÉRY.
Et alors on fera juger leurs deux travaux.

FLEUR DE LAURIER.
Et la Société qui aura perdu... quittera la ville de Rouen, quoi ! pour cinquante ans.

CLERMONT.
Voilà ! Ça commence-t-il à t'entrer un peu dans la tête, hein ? Réponds...

LYONNAIS, chantant.
A la canne, tout comme au dessin et au compas,
Ces Dévorans de rien du tout nous ne les craignons pas.
Voilà ce que je dis. (A Bourguignon.) Entends-tu, toi, là-bas ? (Aux autres.) Et qui donc que vous avez choisi ?

TOUS LES COMPAGNONS.
Ah !...

CLERMONT.
Ah ! il comprend enfin... c'est heureux... Qui?... Nantais.

LYONNAIS.
Le Pensif ?

FLEUR DE LAURIER.
Non, son frère.

CHAMBÉRY.
Nantais le Corinthien.

LYONNAIS.
Pourquoi pas le Pensif ?

CLERMONT.
Pourquoi ?... pourquoi ?... parce qu'il n'a pas été nommé.

LYONNAIS.

J'entends bien !... Eh bien ! voilà. Pourquoi ? Est-ce que ce n'est pas un ouvrier fini ?

CLERMONT.

On le sait bien ; qui est-ce qui te dit le contraire ? Ce n'est pas moi, hein ? qui l'aime ? ..

LYONNAIS.

Un ouvrier à la tête des compagnons, quoi ?...

CHAMBÉRY.

Eh bien ? et le Corinthien ? Il est à la queue, peut-être ?

LYONNAIS.

Et l'ami des amis, encore !

(Murmures approbatifs des compagnons.)

CHAMBÉRY.

Et le Corinthien ?...

LYONNAIS.

Le Corinthien ! Allons donc ! Est-ce que ça le vaut ?

CHAMBÉRY.

Pour le travail ?

LYONNAIS.

Pour le travail, comme pour ce qui est de ça ?... Trouve-m'en un qui ait ce cœur-là, toi !...

CLERMONT.

Il ne s'agit pas ici.. Et son souper, au Corinthien... (Allant à l'auberge et appelant.) Suzanne !

CHAMBÉRY.

Du cœur ?... le Corinthien ?... tout autant.

LYONNAIS.

Qu'est-ce que t'en sais ?

CHAMBÉRY.

Le Corinthien ?... s'il en a ?... Oui... j'en sais...

LYONNAIS.

Tu l'as vu se jeter en avant, seul contre dix, pour sauver un camarade, toi ?

CHAMBÉRY.

J'y ai vu faire mieux que ça ; car vous étiez vingt, et il vous a empêchés de vous battre.

LYONNAIS.

Parce qu'il caponne.

CHAMBÉRY.

Parce qu'il vous aime. Ce n'est pas le Pensif qui serait venu...

(Ici Suzanne entre avec une assiette, du pain, tout ce qu'il faut pour le déjeuner du Corinthien, et s'arrête en entendant nommer le Pensif.)

LYONNAIS.

Le Pensif ?... Veux-tu que je te dise ce qu'il aurait fait, le Pensif ?... Il se serait élancé le premier au devant des coups... bravement... la tête haute... Il se serait fait tuer pour toi, pour moi, pour le premier compagnon de Liberté venu... Voilà la différence...

SUZANNE, à part.

Charles !... comme on le connaît bien !

* Bourguignon, Fleur de Laurier, la Clé des Cœurs, Lyonnais, Chambéry, compagnons groupés, Clermont, Suzanne.

LYONNAIS.

Ah ! c'est que celui-là ne regarde pas en arrière, entends-tu ? celui-là ne pense qu'à ceux qu'il a devant lui.

CHAMBÉRY.

Et l'autre s'occupe de ceux qui restent, et que vous mettez dans la misère.

TOUS.

Quoi ? qu'est-ce que c'est ?

CHAMBÉRY, passant au milieu du théâtre.*

Oui... dans la misère... et sans vous en soucier encore, sans y prendre garde... Il y a quinze mois... quand les Dévorans sont venus nous attaquer ici... qu'on était peu de monde, que le Pensif n'y était pas, et que pourtant ils ont laissé un des leurs sur le carreau... qui est-ce qui a demandé si c't homme étendu là avait une famille... des enfans ?... Eh bien ! il en avait c't homme... une femme infirme... une fille de seize ans... et puis des moutards, des mômes... Qui est-ce qui a pensé à ce monde-là ?... C'est pas vous... ni moi... c'est quelqu'un qui est allé les trouver en cachette... qui a travaillé pour eux depuis ce temps-là... qui leur z-y a donné tout ce qu'il gagne, à ces pauvres gens... tout... Mais, dame ! quand il s'est vu au moment d'être enfermé là pour deux mois... il a bien pensé qu'on aurait faim du côté de la maison pendant ce temps-là, vu qu'il n'y a que ses bras qui donnent du pain... Eh bien ! savez-vous ce qu'il a fait, lui ?... Avant de commencer son ouvrage, il a vendu ce qu'il avait de mieux, pour faire une petite somme... des bijoux... sa montre... jusqu'à une croix d'or à laquelle il tenait beaucoup, parce que c'était un souvenir de sa mère...

CLERMONT, à Suzanne.

Cette croix que j'ai achetée de lui pour toi.

SUZANNE.

Elle venait de lui !

CHAMBÉRY.

Il a vendu ce qu'il avait enfin, et tout ça, pour que ces bonnes gens ne souffrissent pas de son absence ; pour qu'ils continuassent à vivre là... doucement... tranquillement... sans privations... sans misère... Eh bien ! je dis que c'est bien, moi... Je dis que ça mérite... et si le Pensif a de ça... eh bien ! l'autre aussi... V'là c' que c'est que le Corinthien, voyez-vous.

SUZANNE, à son père.

Cette croix !... c'était à lui...

CLERMONT, allant reprendre le couvert et redescendant à droite.

Pauvre garçon !... si j'avais su pour quel motif il s'en défaisait, je n'aurais jamais consenti à l'acheter. Je me serais plutôt associé à sa bonne action.

SUZANNE.

N'est-ce pas ?... Le priver d'un souvenir qui doit lui être cher !... Oh ! attendez...

* Bourguignon, Fleur de Laurier, la Clé des Cœurs, Chambéry, Lyonnais, etc.

CLERMONT.

Qu'est-ce que tu fais ?

SUZANNE, ôtant sa croix et la plaçant sous le couvert.

Chut !... Il la retrouvera là..

CLERMONT.

Tiens, tu es une bonne fille.

(Il va remettre le déjeuner du Corinthien au Dévorant assis sur les marches de l'escalier ; celui-ci monte avec le déjeuner à la chambre du Corinthien. — Suzanne accompagne son père jusqu'au bas de l'escalier.)

FLEUR DE LAURIER.

Ça m'a tout attendri, moi... Qu'est-ce qui t'a donc conté tout ça, à toi ?

CHAMBÉRY.

Une personne qui le sait bien, puisqu'elle a occasion de voir c'te famille, qu'elle demeure dans la même maison.

LA CLÉ DES COEURS.

Nini Pompon ?...

CHAMBÉRY.

Juste, c'est... Vous la connaissez ?

LYONNAIS.

Connue !

CHAMBÉRY.

Vous aussi ?

LA CLÉ DES COEURS, en remontant.

Ah ça ! et le souper ?

LYONNAIS.

C'est égal : c'est une injustice qu'on y fait.

CHAMBÉRY.

Allons ! le v'là encore !

LYONNAIS.

Toi, Fanfan, ça ne te regarde pas ; tu n'es pas compagnon reçu, ainsi...

CHAMBÉRY.

Et je ne crois pas que je le soye... vu le peu d'avantages que j'ai retiré de la chose... jusqu'à présent.

CLERMONT, redescendant. *

Comment ? Est-ce que ça ne t'a pas servi à faire ton tour de France ?...

CHAMBÉRY.

Merci... Je l'ai fait d'hôpital en hôpital... C'te chance ! Partout où je suis arrivé... v'lan ! des tapes... à cause de ça.

FLEUR DE LAURIER.

Eh ben ! t'as peut-être pas été soigné aux frais de la Société ?

CLERMONT.

Et tu demandes quels avantages t'en as retiré, toi ? les v'là.

CHAMBÉRY.

Et les coups ?

CLERMONT.

Puisqu'on te soigne !

* Fleur de Laurier, Chambéry, Clermont, Lyonnais, les autres dans le fond.

CHAMBÉRY.

C'est vrai ; j'avais pas pensé à ça.

CLERMONT.

Faut être bouché pour ne pas comprendre.

CHAMBÉRY.

C'est vrai, la mère... c'est vrai...

LYONNAIS, qui est remonté vers les compagnons.

C'est égal, je dis que ça ne se devait pas..

CHAMBÉRY.

A l'autre, encore !...

LYONNAIS.

Et je m'en vas le chercher pour y dire...

CLERMONT.

Allons... allons... à la soupe, les enfans !

TOUS.

A la soupe !

CHOEUR.

AIR de Charlot.

Depêchons ; le temps est compté.

Soit à table, soit à l'ouvrage,

L'exactitude est le partage

Des compagnons de Liberté.

(Ils rentrent dans l'auberge. — Lyonnais sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE VII.

SUZANNE, seule.

(Après avoir regardé pendant la fin de l'autre scène dans le fond du théâtre, elle revient à pas lents.)

Pas encore !... Charles ne revient pas... Tout les compagnons sont de retour pour le souper... et lui, il va rentrer comme il fait depuis quelque temps, quand tout le monde sera à table... et il montera à sa chambre, sans voir personne... sans parler à personne... Pourtant, autrefois, il causait avec moi... il me parlait... C'est tout simple... (Ici entre le Pensif, par le fond, à droite, à pas lents, l'air soucieux. — Tremolo à l'orchestre.) N'avons-nous pas été élevés ensemble ?... Mais depuis quelque temps il semble m'éviter comme les autres... Ah ! le voilà... Il ne me voit pas.

SCÈNE VIII.

LE PENSIF, SUZANNE.

SUZANNE.

Charles !...

LE PENSIF.

Suzanne... Je ne vous avais pas aperçue...

SUZANNE.

Oui... vous venez là tout rêveur...

LE PENSIF.

Moi!...

SUZANNE.

Vous sembliez penser... réfléchir...

LE PENSIF.

Vous savez... j'aime assez ça, moi...

SUZANNE.

C'est un tort... Voyez-vous, Charles, la solitude... les réflexions... ça fait mal souvent. Vaut mieux causer avec des amis... avec mon père... avec moi!...

LE PENSIF.

Causer... Oui, vous avez raison... Souvent, quand je suis seul... je me dis : « Oh ! si j'avais quelqu'un près de moi... le père Clermont, par exemple... Il me semble que j'aurais mille choses à lui dire... à lui conter... » Ce serait bon quelquefois de causer... parce que... voyez-vous... souvent... si on osait... Eh bien ! on n'ose pas... Je ne sais pas comment ça se fait... mais quand je ne suis plus seul... quand vous êtes près de moi... vous... ou le père Clermont... je ne trouve plus rien de tout ce que j'avais pensé, et je me tais.

SUZANNE.

Ah!... Et où avez-vous donc été depuis hier.

LE PENSIF.

Où j'ai été?... Ma foi... je ne sais pas... De côté et d'autre... Quand on n'a rien à faire... c'est bien naturel...

SUZANNE.

Mais si... vous avez de l'ouvrage...

LE PENSIF.

De l'ouvrage... mais qui ne presse pas... Et puis on a des jours... où l'on n'a pas de cœur au travail.

SUZANNE.

Et qu'avez-vous fait ?

LE PENSIF.

Mon Dieu... pour me distraire, je suis allé me promener dans la campagne.

SUZANNE.

Seul?..

LE PENSIF.

Et même hier... j'avais cueilli un bouquet pour vous... parce que je me suis souvenu que c'était votre fête...

SUZANNE.

Ma fête... un bouquet!...

LE PENSIF.

Et j'étais venu pour vous l'offrir... et puis... quand j'ai été près de la maison, je n'ai pas osé... J'ai pensé... que pour le plaisir que ça vous ferait peut-être... il valait mieux... et je l'ai jeté.

SUZANNE.

Jeté... Et pourquoi?... Je l'aurais gardé, moi!...

LE PENSIF.

Vrai... vous auriez bien voulu...

SUZANNE.

Je l'aurais gardé... comme un souvenir de vous...

LE PENSIF.

Oh! merci...

SUZANNE.

Mais une autre fois... si vous pensez à moi... n'attendez pas si long-temps pour m'en donner la preuve... et surtout ne vous cachez pas de ceux qui vous aiment... Mon père vous a demandé... vous a cherché... Je suis plus heureuse que lui, moi... je vous ai vu... et je vais lui dire... Vous m'entendez... ne vous cachez plus... parce que c'est mal... bien mal.

(Elle rentre dans l'auberge; le Pensif la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu.)

SCÈNE IX.

LE PENSIF, puis LYONNAIS.

LE PENSIF, seul.

Mon bouquet... elle l'aurait gardé... Est-elle bonne!... Et moi, je suis resté là, sans pouvoir trouver une parole, sans oser lui dire, sans oser lui avouer que je l'aime de toute mon âme. Oh! oui! et pourquoi! pourquoi? parce que j'avais peur d'apprendre qu'elle en aime un autre. Ah! si je le savais, si jamais... Oh! non, non, il ne faut pas que je pense à ça; ça me fait trop souffrir, ça me...

LYONNAIS, l'embrassant.*

Ah! te voilà enfin!... Amitié à la vie, à la mort. Où diable étais-tu? je te cherchais de tous les côtés.

LE PENSIF.

Bonjour, mon vieux... J'étais là à causer avec Mlle Suzanne...

LYONNAIS.

Oh!... les femmes... ça ne dit jamais que des bêtises... au lieu qu'entre-z-hommes... Dis-donc... tu sais... j'ai-z-appris...

LE PENSIF, l'interrompant.

T'as donc été au pays... toi?..

LYONNAIS.

Oui... j'en reviens... Mais vois-tu... c'est pas ça... j'ai-z...

LE PENSIF, l'interrompant.

Et t'as dû éprouver de la satisfaction, n'est-ce pas? La campagne... c'est si beau la campagne.

LYONNAIS.

Oui, on a encore pas mal d'agrément: le soleil... la poussière... Mais vois-tu... j'ai-z...

* Lyonnais, le Pensif.

LE PENSIF, de même.

Et t'étais seul... J'aime assez ça, moi...

LYONNAIS.

Sans doute... c'est le moyen... de ne pas avoir de dispute avec personne... Mais dis donc... j'ai z-appris...

LE PENSIF, de même.

Surtout... quand on n'est pas très gai de caractère.

LYONNAIS.

Il est vrai de dire... que t'as jamais été gracieux... en société... mais aujourd'hui... t'es riant comme un enterrement de première classe.

LE PENSIF.

Hein !...

LYONNAIS.

Mais ça se comprend... parce que moi, à ta place... Enfin... je dis que l'on t'a fait-z-une injustice.

LE PENSIF.

Oui... je ne sais pas...

LYONNAIS.

J'dis que si j'avais-t-été là... c'est toi qu'aurait eu la chose.

LE PENSIF.

Moi?... oui .. p'tête bien.

LYONNAIS.

Il n'y a pas de p'tête, parce que, vois-tu, j'entends pas qu'on fasse d' la peine aux amis.

LA CLÉ DES COEURS, s'approchant entre eux et avec intention.

Viens-tu faire un tour, Pensif ?

LYONNAIS.

Eh ! laisse donc ! tu vois bien... nous sommes là à causer... Tu vas demander... Il n'est pas en train de rire... il a des contrariétés...

LE PENSIF, avec force. *

Qui est-ce qui t'a dit ça, à toi ? Est-ce que je me suis plaint ?... Est-ce que tu l'as entendu ?... Pourquoi que tu le dis alors ? pourquoi que tu viens ?... Tu ne sais donc pas ..

LA CLÉ DES COEURS, l'arrêtant, et bas.

Eh bien ! qu'est-ce que tu vas lui dire ?... A moi, à la bonne heure...

LE PENSIF.

Tu as raison.

LYONNAIS.

Je le dis aux amis... parce que c'est eux qui t'ont manqué... et vois-tu, quand on manque...

* Lyonnais, le Pensif, la Clé des Coeurs.

SCÈNE X.

LYONNAIS, LE PENSIF, CLERMONT,
LA CLÉ DES COEURS.

CLERMONT.

Où est-il donc ? Ah ! te v'là, enfin ! Que diable es-tu devenu ? pas un petit bonjour en parlant... pas un bonsoir au retour ? ça ne t'est pas ordinaire... Est-ce que tu nous boudes, par hasard ?

LE PENSIF.

Vous boudes ? ah ! par exemple ! vous si bon pour moi... à qui je dois tout... Je serais un fameux ingrat.

CLERMONT.

C'est bien... j' te parle pas de ça... C'est que ma fille t'a trouvé triste.

LYONNAIS.

Je vas vous dire, la mère... Il n'est pas en train, voilà... Nous causons justement...

CLERMONT.

Faut pas se laisser aller... faut se secouer... Travaille... et un jour ton tour viendra aussi... Ce s'ra à toi, cette fois, d'être nommé comme ton frère...

LE PENSIF, faisant un effort sur lui-même.

Oui, il est possible... que ça m'arrive à moi, comme à lui... n'est-ce pas ? Faut pas se décourager... Vous aviez peut-être quelque chose à me dire en venant ?

CLERMONT.

Quelque chose ?... Mais, avant tout, que l'es tombé au sort pour la faction de ce soir.

LA CLÉ DES COEURS, à part.

Ah ! ça me servira.

LYONNAIS.

En v'là une chance !

(La Clé des Coeurs et Lyonnais remontent le théâtre.)

CLERMONT.

Sois tranquille, t'y resteras pas long-temps ; d'abord faut que tout soit fini avant vingt-quatre heures. Ce soir, les compagnons des deux devoirs s'assemblent pour nommer les juges, et demain, ma foi, au petit bonheur... Quand je dis ça... je suis bien sûr que c'est nous qui l'emporterons, les enfants. * Il faudrait que le Corinthien eût perdu la tête... et habile comme il l'est... Ça vaudrait-il lui faire honneur, s'il a le prix !... Dame ! c'est une position... un établissement... un mariage... Il y a plus d'un père qui pensera à lui pour sa fille...

LA CLÉ DES COEURS, redescendant.

Ah !... est-ce que vous en connaissez un, vous ?

CLERMONT.

Oui... oui... p'tête ben.

* La Clé des Coeurs, le Pensif, Clermont, Lyonnais.

LA CLÉ DES CŒURS.

Vraiment... Mais il ne suffit pas que le père y pense... il faut encore que la fille...

CLERMONT.

Peut-être ben aussi que la fille... Ah ! écoute donc, mon garçon, une femme est toujours flattée d'épouser un homme qui se distingue... et je suis sûr, par exemple, que Suzanne...

LE PENSIF, l'interrompant.

Je voudrais bien vous parler seul un moment.

CLERMONT.

Toi?... Volontiers, mon garçon.

LA CLÉ DES CŒURS, bas, au Pensif.

J' monterai tantôt à ta chambre.

CLERMONT.

Volontiers.

LYONNAIS, au Pensif.

Dis donc, j' vas avaler une soupe, et je reviens... par rce que, vois-tu, moi, quand j'ai quelque chose sur le cœur, c'est comme quand j'ai rien dans l'estomac... j' peux pas y résister... J' vas prendre un bouillon.

ENSEMBLE.

AIR de Turlututu.

LYONNAIS.

Bien malgré moi si je te quitte,
Tu ne m' attendras pas long-temps;
Je vas me dépêcher bien vite,
Et je reviens dans quelqu' momens.

CLERMONT.

Comment! à rester il m' invite!
Il veut m' parler, c'est surprenant;
Lui qui depuis quelqu' jours m' évite,
Qu'a-t-il à m' dire en cet instant?

LA CLÉ DES CŒURS.

Il veut ici que je le quitte,
Mais ça s'ra pour quelques momens.
L'heure presse, il faut qu' j'en profite:
Demain il ne sera plus temps.

(La Clé des Cœurs s'éloigne; Lyonnais entre dans la maison.)

SCÈNE XI.

LE PENSIF, CLERMONT.

CLERMONT.

Eh bien! voyons, t'as à me parler, l'enfant?

LE PENSIF.

Voyez-vous, le père, vous m'avez toujours traité comme votre fils... Tout petit, vous m'avez recueilli... c'est vous qui, le premier, m'avez mis un rabot dans la main... Aussi, je me jetterais au feu pour vous... Voilà!

CLERMONT.

C'était ça que tu voulais me dire?

LE PENSIF.

J' peux avoir des défauts, mais j'oublie jamais c' qu'on fait pour moi... Et vous, comme je disais, vous m'avez toujours aidé, soutenu... vous m'avez même fait avoir des travaux, des commandes... ce qui fait que je dois avoir pas mal d'argent à la masse... Et l'argent, voyez-vous, ça permet bien des choses...

CLERMONT.

Certainement... mais encore?

LE PENSIF.

Vous savez? J'sais pas tous les jours c' que j'veux moi... j' suis jamais content... un drôle de caractère, n'est-ce pas? Je ne me trouve jamais bien là où je suis... j'ai des fourmilières dans les pieds... faut toujours que je change... il n'y a que mon attachement pour vous... Oh! ça!... Je voudrais m'en aller.

CLERMONT.

T'en aller?

LE PENSIF.

Oui!

CLERMONT.

Où ça?

LE PENSIF.

Eh ben! dame!... J'en sais rien.

CLERMONT.

Comment?...

LE PENSIF.

M'en aller... faire mon tour de France, par exemple...

CLERMONT.

Tu l'as déjà fait.

LE PENSIF.

C'est égal... je le recommencerais bien.

CLERMONT.

Toi? tu voudrais... oui... mais ça n'a pas le sens commun.

LE PENSIF.

Vous croyez?

CLERMONT.

Est-ce qu'il te manque quelque chose ici?

LE PENSIF, vivement.

Non.

CLERMONT.

Est-ce que t'as quelque chagrin?

LE PENSIF.

Non.

CLERMONT.

Eh bien! alors?...

LE PENSIF.

Alors... sans doute... ça n'a pas le sens commun.

CLERMONT.

A la bonne heure! v'là que t'en conviens toi-même... Il te passe comme ça des idées par la tête...

suis livré z-à une exercice légèrement étrangère au beau sexe...

NINI.

Ah! j'ai pas peur pour si peu... et puis ça vous allait pas mal.

LYONNAIS.

Vous trouvez ?

NINI.

Ça vous donnait un air militaire... et moi j'aime les militaires.

LYONNAIS.

Vous avez du goût.

NINI.

Mon père était douanier.

LYONNAIS.

Un beau corps...vert bouteille... Eh bien ! mais si vous les aimez...

NINI.

Les douaniers?...

LYONNAIS.

Les militaires... présent.

NINI.

Vous avez servi?

LYONNAIS.

1er du train...

NINI, riant.

Ah! oui... ceux qui mènent les charrettes.

LYONNAIS.

Pardon... excuse... ça s'appelle les équipages militaires... Pour lors, vous me plaisez, je vous plais...

NINI.

Comme vous y allez.

AIR : Le Trombone.

LYONNAIS.

Quand on s'plait d'abord, on se l' dit !

NINI.

Eh bien ! c'est franc, sans contredit !

LYONNAIS.

Et puis après, sans null' grimace,

On s' dit qu'on s'aime et l'on s'embrasse, Comm' ça !

NINI.

Déjà !

ENSEMBLE.

LYONNAIS.

Il faut toujours finir par là.

Pour lors, on doit s' dire à l'avance :

Qu'importe après tout qu'ça finisse, on commence.

NINI.

Vraiment, nous n'en sommes pas là.

D'abord il faut fair' connaissance ;

Et c' n'est pas ainsi que jamais ça commence.

Aussi j' prétends...

LYONNAIS.

Aussi j' prétends...

NINI.

N' pas m' presser, et j'attends.

LYONNAIS.

Qu'il n' faut pas perd' de temps !

ENSEMBLE.

Vous allez me trouver, ma reïne,

Un peu brusque en fait d' sentiment ;

Mais c' n'est pas autrement qu'on l' mène,

Qu'on l' mène dans mon régiment,

Oui, vraiment,

A la course et tambour battant !

Faut mener l' sentiment

Rondement !

Gaiment !

NINI.

A ne pas rire j'ai grand' peine ;

Il finit par être amusant !

Il croit que l' sentiment se mène,

Se mène comme un régiment :

Rantanplan !

Ah! vraiment,

Il vous mèn' franchement

Et gaiment

L' sentiment !

(Il l'embrasse.)



SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHAMBÉRY, SUZANNE, puis LA CLÉ DES CŒURS et BOURGUIGNON, dans le fond.

SUZANNE, en entrant.

Partir!

CHAMBÉRY.

Oh!

LYONNAIS.

Je crois qu'il y a quelqu'un.

CHAMBÉRY.

Ah bien! c'est joli; ne vous dérangez pas.

LYONNAIS.

Je vas te dire : il se trouve que c'est une parente.

CHAMBÉRY.

Depuis quand donc ?

LYONNAIS.

Depuis tout à l'heure... histoire de rire.

CHAMBÉRY.

Nini, vot' parente?...

LYONNAIS.

Puisqu'on te dit que c'est histoire de rire... fantôme! va. (Il remonte et redescend à gauche.)*

CHAMBÉRY.

Eh bien! v'là pourquoi je ne ris pas du tout. (A Suzanne.) Il est bon encore.

* Lyonnais, Nini, Chambéry, Suzanne; Bourguignon et la Clé des Cœurs, sur le deuxième plan.

SUZANNE, à Nini.

Je croyais, mademoiselle, que vous aviez pris votre linge ce matin ?

NINI, à part.

Quel ton ! excusez... (Haut.) C'est vrai que je l'ai pris. Après ?

SUZANNE.

Eh bien !...

NINI.

Eh bien ! est-ce qu'on ne peut venir ici que pour chercher son panier ?

CHAMBÉRY.

Qu'est-ce que vous y êtes venue chercher alors ?

NINI.

Ça ne vous regarde pas, vous.

CHAMBÉRY.

Pourquoi que vous êtes ici ?

NINI.

Parce que j'y avais affaire.

CHAMBÉRY.

Quoi ?

NINI.

Une commission, là !

LYONNAIS, bas.

J'aurais pas trouvé ça comme vous.

CHAMBÉRY.

Une commission ?

SUZANNE.

Laquelle ?

NINI.

Une lettre et un petit paquet qu'on m'a prié d'apporter.

CHAMBÉRY.

Pour qui ?

NINI.

Pour le Corinthien.

LA CLÉ DES CŒURS, à Bourguignon.

La lettre que j'attendais.

BOURGUIGNON, s'avancant.

Donnez.

NINI.

Voilà...

LA CLÉ DES CŒURS, bas, à Bourguignon.

N'oubliez pas la porte... (A part.) Au Pensif, à présent !...

(Il sort.)

CHAMBÉRY.

Et de quelle part tout ça ?

NINI.

De la part d'une famille qui ne veut plus rien avoir à lui.

CHAMBÉRY.

Et à cause ?

NINI.

Parce qu'à présent que quelqu'un est venu leur dire comment ça s'était passé, et qu'on sait que c'est lui qui a tué le père dans la bataille...

LYONNAIS.

Hein ?

SUZANNE.

Lui !

CHAMBÉRY.

C'est pas vrai !

SUZANNE.

C'est impossible !

NINI, à Suzanne.

Mon Dieu ! il n' faut pas s'emporter pour ça ! (Avec intention.) Est-ce donc parce qu'il est l' frère de quelqu'un... que vous estimez... qu'il n' s'rait pas permis de l'accuser?... D'ailleurs, c'est pas moi... ce sont ces pauvres gens... c'est la petite qui m'a tout conté en pleurant... Ça leur a fait assez d' peine... à elle surtout... Au reste, ça n' me regarde pas... ce n' sont pas mes affaires... Ça prouve seulement que, si je suis venue ici, c' é- tait pour quelque chose, et que...

CHAMBÉRY.

Et que, par la même occasion...

NINI.

Mon Dieu ! voilà bien du bruit pour un baiser ! On ne ferait pas plus la grimace si c'était le Pensif qui m'eût embrassée...

CHAMBÉRY.

Le Pensif !... mais pas plus lui... (A Suzanne.) Ah ben ! par exemple !... n'est-ce pas ?

NINI.

Eh ! eh ! peut-être que ça serait pas la première fois qu'il aurait essayé...

CHAMBÉRY.

Le Pensif ? eh bien ! merci !

SUZANNE, vivement, à Chambéry.

Non... ne croyez pas...

NINI.

Tiens ! qu'est-ce que vous en savez ?

CHAMBÉRY.

Au fait.

(Il s'éloigne et vient se remettre à gauche.) *

NINI.

Ça vous ferait donc de la peine ?

SUZANNE.

A moi ?... je...

NINI, en riant.

Fallait le dire... Du moment que ça vous s'rait désagréable... J' veux causer de peine à personne, moi... Il n'y à qu'à s' entendre...

LYONNAIS.

Elle a un caractère gentil comme tout... (Of- frant son bras.) Ma cousine...

NINI.

A présent que c'est convenu... que ça vous fe- rait de la peine, c'est tout ce que je voulais vous faire dire... je m'en vas... Voilà... je m'en vas... (Elle regarde tour à tour Suzanne et Chambéry, prend le bras de Lyonnais, et rit aux éclats.)

LYONNAIS, riant aussi.

Ah ! ah ! c'est à mourir de rire...

* Chambéry, Lyonnais, Nini, Suzanne.

LE CORINTHIEN.

Eh bien!... alors...
(Il s'élançe par la petite porte qui donne au dehors.)

SUZANNE, se retournant.

Parti!

LE PENSIF, entrant.

Jamais! entends-tu, ce serait infâme!
SUZANNE.

Charles!... Ah! c'est Charles!

SCÈNE XV.

LE PENSIF, SUZANNE.

LE PENSIF.

Suzanne! (Il s'arrête immobile.)

SUZANNE.

Qu'avez-vous?... Vous parliez haut tout à l'heure?

LE PENSIF.

Moi?... J'ai rien... Je venais... parce que je suis de garde ici... jusqu'à ce soir...

SUZANNE.

C'est vous? (A part, avec joie.) Ah! il ne dira rien.

LE PENSIF.

Où!... c'est moi... et j'y resterai... (A part.) Et tant que serai là, l'infamie qu'il vient de me proposer ne se fera pas. (Haut.) Oui, je suis de garde ici, et j'y resterai...

SUZANNE.

Vous prononcez ça avec un ton... Charles, vous me cachez quelque chose... Mon père m'a dit que vous vouliez partir...

LE PENSIF.

C'est vrai!

SUZANNE.

Pourquoi?

LE PENSIF.

Parce que... je ne suis pas bien ici.

SUZANNE.

Pas bien auprès de nous?

LE PENSIF.

Pas bien auprès... Tenez... Suzanne... je vous en prie... je ne sais pas ce que j'ai ce soir... les questions... ça me contrarie... ça me tourmente... ça me fait mal...

SUZANNE.

Parce que vous avez peur d'y répondre.

LE PENSIF.

Peur?... Pourquoi que j'en aurais peur?

SUZANNE.

Par la raison que vous voulez garder pour vous seul ce qu'autrefois vous m'auriez dit, à moi...

LE PENSIF.

Jamais, non!

SUZANNE.

Jamais? Est-ce que nous ne sommes pas votre seule famille?

LE PENSIF.

Si... la seule...

SUZANNE.

Vous ne vous êtes jamais confié à d'autre, Charles... pas même à votre frère.

LE PENSIF, tressaillant.

Mon frère!... Pourquoi venez-vous me parler de lui? vous aussi? comme l'autre!

SUZANNE.

Charles!

LE PENSIF.

Pourquoi? Est-ce que je vous en parle, moi? est-ce que... (Lui prenant les mains.) Mais qu'est-ce que vous me demandez donc? qu'est-ce que vous voulez de moi?

SUZANNE.

Rien... Charles... vous êtes jaloux de la réputation de votre frère...

LE PENSIF.

Jaloux, envieux. Eh bien! oui... Vous avez voulu me le faire dire... n'est-ce pas? je l'ai dit...

SUZANNE.

Oh! mon Dieu!

LE PENSIF.

Je l'ai dit: je le déteste... je le hais!...

SUZANNE.

Oh! c'est vous qui l'avouez... et dans ce moment!...

LE PENSIF.

Pensez de moi ce que vous voudrez... mais vous l'avez voulu... Aussi bien, il y a long-temps... que j'ai ça là... que ça me pèse... que ça m'étouffe...

SUZANNE.

Vous me faites peur.

LE PENSIF.

Ah! vous aussi, Suzanne, vous avez perdu votre mère toute jeune... mais vous n'avez pas su, vous, ce que c'était que de voir une autre femme, une étrangère, prendre sa place partout... au feu, à la table... là où on avait l'habitude de trouver un visage qui vous riait... un baiser qui vous attendait... de ne rencontrer que froideur d'abord... et puis peu à peu de l'aversion... Ah! j'étais bien jeune... mais je l'ai bien senti... ici...

SUZANNE.

Pauvre Charles!

LE PENSIF.

Puis arriva cet enfant... que long-temps aussi, moi j'ai appelé mon frère... Oh! alors... mon, père, qui lui au moins m'était resté jusque-là, m'abandonna aussi pour l'autre... Les soins, les caresses, tout était pour lui... et moi... moi, je n'avais plus de mère pour me consoler... Tout ce qu'il faisait était bien, lui... moi, tout était

* Suzanne, le Pensif.

LE CORINTHIEN, les yeux fixés sur lui et montant les premiers degrés.

Que dis-tu ?

SUZANNE.

Vous verrez... oùi... une lettre... une accusation...

LE PENSIF.

Mais va donc! va donc! malheureux!

SUZANNE.

Charles, qu'avez-vous? Vous êtes pâle, égaré... vous tremblez... Mon Dieu! que se passe-t-il?

LE CORINTHIEN, se précipitant au bas de l'escalier.

Ah! perdu! enlevé!...

SUZANNE.

Quoi donc?

LE CORINTHIEN, balbutiant.

Enlevé... là, pendant mon absence, une partie de mon ouvrage... enlevé...

SUZANNE.

Enlevé... Et cette lettre... Oh!... c'est un complot affreux... (Avec feu, au Pensif.) Et vous le savez...

LE PENSIF.

Moi?

SUZANNE.

Allons... allons... vous le savez... Mais vous parlez... Charles...

CHOEUR DES COMPAGNONS, en dehors.

AIR NOUVEAU.

PREMIER COUPLÉ.

Nous vous donc naviguer
Sur le laque de Genève,
Nous vous donc naviguer,
Ne faudra pas se noyer.
Car celui-là qu'il tomberait dans l'onde
Pourrait dire en tombant : } *Bis.*
Z'adieux, z'ô mes chers parens.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Entrez dans le bateau,
Il nous faut voir la machine.
Entrez dans le bateau,
Ah! mon Dieu, que c'est donc beau.
Et ces grand's roues qui tournent sur soi-même,
Mon Dieu! que c'est donc bien!
Monsieur le mécanicien.
Et ces grand's roues qui tournent sur soi-même,
Monsieur, cette vapeur
Vous fait beaucoup de l'honneur.

SUZANNE, pendant que le chœur des compagnons se fait entendre dans le lointain.

Vous direz tout... Les voilà! vous les entendez... Vous ne le laisserez pas accuser... On a quelquefois de mauvaises pensées qui vous viennent... mais de là à les exécuter... Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout ça... comme si vous étiez un homme sans probité... sans honneur... un lâche... Ah! tenez... je n'ai pas besoin de vous demander ce que vous pensez... votre figure me dit tout à moi... Je l'entends... (Le Pensif, sans ré-

pondre, se jette dans les bras du Corinthien.) Ah! je ne m'étais donc pas trompée...

(Les compagnons sont entrés sur le dernier vers du chœur.)

TOUS.

Le Corinthien!...

LE PENSIF.*

Où!... lui... mais sachez...

LA CLÉ DES COEURS.

Silence!...

LE PENSIF.

Non... je parlerai... vois-tu... je dirai...

LA CLÉ DES COEURS, lui mettant la croix de Suzanne dans la main.

Tiens, parle donc... Voilà ce que j'ai trouvé chez lui...

LE PENSIF.

La croix qu'elle portait... sa croix...

CLERMONT, entrant.**

Le Corinthien! Qu'est-ce que tu fais ici?

FLEUR DE LAURIER.

Comment que t'es sorti?... Réponds!

SUZANNE, bas, au Pensif, les yeux fixés sur lui.

Eh bien! eh bien! Charles...

LE PENSIF.

Sa croix!... elle l'aime!...

FLEUR DE LAURIER.

Tu sais bien qu'on s'était engagé...

CLERMONT.

A ne pas sortir.

LYONNAIS.

Tu le savais.

FLEUR DE LAURIER.

Et son ouvrage?... (Il monte à sa chambre.)

SUZANNE, bas, au Corinthien.

Il garde le silence... Défendez-vous! mais défendez-vous donc!

LE CORINTHIEN.

Mais c'est l'accuser... Vous voyez bien qu'il parlerait s'il n'était pas complice de ce qui s'est fait!

SUZANNE.

Lui!

FLEUR DE LAURIER, sur l'escalier, s'élançant de la chambre.

C'est pas fini!

TOUS.

Pas fini!

(Stupéfaction générale. — Puis rumeur contre le Corinthien.)

SUZANNE, bas, au Pensif.

Et vous vous taisez, Charles... quand on peut

* Le Corinthien, Suzanne, le Pensif, la Clé des Cœurs; les compagnons sur le deuxième plan.

** Chambéry, Fleur de Laurier, le Corinthien, Clermont, Suzanne, le Pensif, la Clé des Cœurs; les compagnons sur le deuxième plan.

vous croire complice... Vous vous taisez !... Ah !
vous êtes un malheureux ...

LYONNAIS.

Il nous a livrés !...

TOUS.

Oui ! oui ! l'infâme !... le misérable !...

(Clermont cherche à arrêter les compagnons qui veulent se jeter sur le Corinthien.)

CHOEUR.

ENSEMBLE.

AIR : Au lac (1er acte de la Juive).

CLERMONT et LES COMPAGNONS.

Trahi !

Oui, par lui, ses amis,

Ses amis

Sont trahis !

Crains, après cette offense,

Notre vengeance !

Sois chassé d' la maison,

Sans pitié, sans pardon ;

Va pleurer loin de nous ton infâm' trahison !

Point d' pardon !

Non, non, non,

Point de pardon !

LE PENSIF.

Trahi !

Quoi ! par elle, et pour lui,

Oui, pour lui,

J' suis trahi !...

Ah ! cachons ma souffrance !

Mais en silence

Pleurer son abandon,

Et lâch'ment d'un pardon,

Quand je puis me venger, couvrir sa trahison !

Point d' pardon !

Non, non, non,

Point de pardon !

LA CLÉ DES COEURS, au Pensif.

Trahi !

Tu le vois, et pour lui !

Elle et lui !

T'ont trahi.

Cache-leur ta souffrance.

Mais en silence

Pleurer dans l'abandon,

Et lâch'ment d'un pardon,

Quand tu peux te venger, couvrir leur trahison !

Point d' pardon !

Non, non, non,

Point de pardon !

SUZANNE.

Trahi !

Son frère ! quoi ! par lui,

Oui, par lui,

Est trahi !

Il l'expos' sans défense

A leur vengeance !

Malheureux ! croit-il donc

Que jamais d'un pardon

Je consente à couvrir son infâm' trahison !

Un pardon !

Non, non, non,

Point de pardon !

LE CORINTHIEN.

Trahi !

Mon frère ! quoi ! par lui...

Oui, par lui,

J' suis trahi !

Il m'expos' sans défense

A leur vengeance !

Malheureux ! croit-il donc

Qu'il existe un pardon

Qui jamais puisse laver d'un' si lâch' trahison !

Un pardon !

Hélas ! non,

Aucun pardon !

ACTE DEUXIÈME.

L'intérieur d'une salle d'auberge, au rez-de-chaussée. — Fenêtre, à droite, donnant sur la cour. — Au fond, grande porte conduisant à une autre salle donnant au dehors. — A droite, la chambre de Suzanne. — A gauche, au dernier plan, la porte de la cave. — Tables couvertes de nappes. — Tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

FLEUR DE LAURIER, LA PROBITÉ, assis à une table, puis CHAMBÉRY.

FLEUR DE LAURIER.

C'est à vous de commander le dîner, comme le plus ancien, père la Probité. Ce n'est pas comme il y a deux ans, à Rouen : vous étiez absent, et c'est à moi que ça est revenu.

LA PROBITÉ.

Oui... j'étais absent, heureusement... Je n'ai pas été témoin de la trahison dont vous avez été victimes... Oh ! si j'avais été là !...

CRIS EN DEHORS.

Hé ! gare ! Arrêtez !

CHAMBÉRY, entrant.

Eh bien ! merci ! En v'là des masques un peu farceurs !

FLEUR DE LAURIER.

Où ça ?

CHAMBÉRY.

Qui descendent le faubourg du Roule au grand trot... dans leur équipage... Une charrette de blanchisseurs... peinte en vert... avec huit chevaux... tous boiteux... et pas un parcel !

FLEUR DE LAURIER.

Qu'est-ce que tu nous chantes ?

CHAMBÉRY.

Les drôles de chevaux!... Je n'sais pas où ils ont été les pêcher! Il y en a un rouge lie de vin, café au lait tourné, tiqueté de puce, qui a la tête de plus que la girafe, hardiment... Mais aussi, le camarade qu'est à côté, un jonquille, n'est pas plus haut... et pas un crin dans tout ça... Voilà qui est curieux... pas de quoi se faire une bague...

LA PROBITÉ.

Ah ça! vas-tu nous laisser commander not' dîner?... (A Fleur de Laurier.) Je ne trouve que du bœuf, moi...

FLEUR DE LAURIER.

Merci, pas de bœuf... aucune espèce de bœuf... c'est trop fade... J'aime mieux le veau.

CHAMBÉRY, debout derrière la table où ils sont assis.

Le veau est bien préférable: d'abord, il a l'avantage de se mettre en blanquette.

FLEUR DE LAURIER.

Primo et d'une... ça fait un plat.

LA PROBITÉ.

T'as raison. (Écrivant.) «Blanquette de veau.»

CHAMBÉRY.

Il est encore excellent, rôti.

FLEUR DE LAURIER.

Oui... je l'aime beaucoup comme ça.

LA PROBITÉ.

Ah! tu l'aimes, eh bien!... (Écrivant.) «Rôti de...»

CHAMBÉRY.

Ou en papillotes... Il y a des gens qui adorent les côtelettes de veau en papillotes.

FLEUR DE LAURIER.

Moi.

LA PROBITÉ, écrivant.

«Côtelettes de...» Dis donc: il me semble que nous aurons assez de veau comme ça?...

FLEUR DE LAURIER.

Nous en aurons pas mal.

CHAMBÉRY.

Ça ne paraltra pas quand tout y sera: et les légumes donc!... le poisson...

FLEUR DE LAURIER.

Oui... mets-nous des z'harengs saurs... ça fait boire.

LA PROBITÉ, écrivant.

Et puis, on est sûr que c'est frais.

CHAMBÉRY.

Des z'hafengs?... allons donc!... Je crois plutôt qu'une bonne matelote...

LA PROBITÉ.

Suffit! c'est pas toi que ça regarde... Tu n'es point appelé au repas, puisque tu as évu la chose de quitter le compagnonnage comme un feignant... avant même d'être compagnon.

FLEUR DE LAURIER, se levant.*

Pour dev'nir garçon d'auberge.

CHAMBÉRY, le suivant.

Oui... Oh! là-dessus, allez votre train... je ne m'en fais pas de reproches... J'ai eu assez de mon tour de France... Il a manqué me coûter un bras et les deux jambes... sans compter les côtes... et comme, dans ce moment-là, j'allais me marier...

LA PROBITÉ, se levant.

C'est ça qu'il a bien tourné, à ce qu'on m'a dit, ton projet de mariage.

FLEUR DE LAURIER.

Oui... faut t'en vanter.

CHAMBÉRY, vivement.

Parce que j'ai ben voulu... Ça ne dépendait que de moi... A preuve que M^{lle} Nini s'abandonne au plus noir chagrin depuis que je suis parti de Rouen.

FLEUR DE LAURIER.

Oui... compte là-dessus.

CHAMBÉRY.

Puisqu'elle me l'a écrit, pas plus tard qu'il y a un mois.

LA PROBITÉ, lui donnant un papier.**

Porte ça à la cuisinière.

CHAMBÉRY.

Un fameux repas tout d' même.

LA PROBITÉ.

Tiens! pour qui donc qu'on en ferait des ordinaires extraordinaires, si ce n'était pas pour fêter la mère des compagnons!

CHAMBÉRY.

Et je dis qu'elle en vaut la peine, celle-là, une petite mère de vingt-deux ans.

LA PROBITÉ.

Si elle en vaut la peine! mamselle Suzanne! et sous tous les rapports encore!

CHAMBÉRY.

D'abord, elle est un peu plus gentille que défunt son père.

FLEUR DE LAURIER.

C'était un brave homme, son père.

CHAMBÉRY.

Oui... mais il n'était pas beau... surtout dans les derniers temps... Ça lui avait porté un coup, c't' affaire du Corinthien.

LA PROBITÉ.

Tais-toi!... Tu sais bien qu'on ne prononce jamais ce nom-là.

CHAMBÉRY.

A propos, père la Probité, on ne salt pas ce qu'il est devenu, lui, depuis deux ans qu'on l'a chassé?

* Fleur de Laurier, Chambéry, la Probité, assis.

** Fleur de Laurier, la Probité, Chambéry.

LA PROBITÉ.

Faut espérer qu'il sera mort de misère dans quelque coin.

CHAMBÉRY.

Oh ! père la Probité...

FLEUR DE LAURIER.

Comment... un misérable comme ça !

CHAMBÉRY.

Je ne dis pas... mais c'est égal... Moi, voyez-vous... je dis que c't' affaire-là n'a pas été claire.

LA PROBITÉ.

Hein !

CHAMBÉRY.

Parce que vous n'étiez pas là, vous père la Probité... Mais enfin... on n'a jamais su pour quelle raison le Corinthien s'est conduit comme il l'a fait, et...

LA PROBITÉ.

La raison?... Eh ! qu'importe... Ne nous a-t-il pas perdus, livrés à nos ennemis, comme un traître, un Judas qu'il est ?

FLEUR DE LAURIER.

Aussi, il a bien fait de se cacher !

LA PROBITÉ.

Oui... car si jamais il tombait sous la main d'un compagnon du Devoir de Liberté... d'un de ceux qu'il a manqué mettre sur la paille... Oui, sur la paille!... Qu'est-ce que les amis seraient devenus, obligés de quitter Rouen, sans ouvrage, sans argent... si défunt le père Clermont n'avait pas été là?... C'est lui qui a fait des avances aux plus pauvres... qui les a soutenus... J'en connais qui doivent encore à sa fille tout ce qu'il leur a prêté !

CHAMBÉRY.

Pardine, presque tous.

LA PROBITÉ.

Eh bien ! ils s'acquitteront petit à petit, à force de travail. En attendant, comme il avait vendu son auberge pour les camarades, nous n'avons pas voulu d'autre mère que sa fille... Et elle est venue... elle nous a suivis à Paris... elle a achclé à la barrière du Roule un établissement...

CHAMBÉRY.

Qui n'est pas encore payé...

LA PROBITÉ.

Qui le s'ra bientôt... ça n' peut pas s' faire en un jour, et... Mais, tiens ! n' parlons plus de tout ça... ça vous remet en tête des malheurs... et justement c'est fête aujourd'hui... Il ne faut penser qu'à rire...

FLEUR DE LAURIER.

A s'amuser.

LA PROBITÉ.

Au diable toutes ces idées-là !

FLEUR DE LAURIER, qui a remonté la scène.

Justement, v'là les anciens avec le bouquet !

LA PROBITÉ.

Le bouquet ! En avant la gallé !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LES COMPAGNONS endimanchés, ayant tous des rubans bleus et blancs à la boutonnière, et portant un myrte orné de rubans de la même couleur.

CHOEUR.

AIR : Au bruit de la vague écumante.

Amis, qu'ici chacun s'empresse
A faire entendre' ses chants joyeux ;
Ce jour est un jour d'âlégresse ;
Chacun de nous doit être heureux.
Qu'en ce moment prospère
Tout compagnon sincère
Vienne offrir à not' mère
Et si bonne et si chère,
Avec c' bouquet d'honneur
L'hommage de son cœur.

LA BONNE CONDUITE*, posant une caisse sur la table à droite.

Voici l'arbuste demandé.

CHAMBÉRY.

Un myrte !...

LA BONNE CONDUITE.

Quinze kilos avec la caisse... Je le porte à ma boutonnière depuis l'Arche de Triomphe.

UN AUTRE COMPAGNON.

Où il a manqué d'être écrasé.

LA BONNE CONDUITE.

Par un équipage.

UN AUTRE COMPAGNON.

Un tilbury.

CHAMBÉRY.

A huit chevaux ?

LA BONNE CONDUITE.

C'est pas des chevaux... ça n'a ni queuc ni crin...

CHAMBÉRY.

Mais je les ai vus... je les ai vus... au galop... ils ont passé par ici...

LA PROBITÉ.

Ah ça ! est-ce que tu vas rester là, cornichon ? et le diner ?

FLEUR DE LAURIER.

Tu sais ? pour six heures.

CHAMBÉRY.

Sonnantes... Combien de couverts, au juste ?...

LA PROBITÉ.

Soixante... J'ai là la liste...

CHAMBÉRY, regardant.

Ah ! vous n'avez pas mis la Clé des Cœurs ?

LA PROBITÉ.

Tu sais bien... qu'il part ce soir pour les îles... où il va s'établir... avec le petit héritage de trois

* La Probité, Chambéry, Fleur de Laurier, la Bonne Conduite; compagnons groupés.

mille francs qu'il a fait il y a quelque temps, à ce qu'il parait.

CHAMBÉRY.

Ah! c'est vrai... Tiens! le Pensif?

LA PROBITÉ.

Comme les autres donc...

CHAMBÉRY.

Il a demandé à en être?

FLEUR DE LAURIER.

C'est moi qui l'ai mis. Après?

CHAMBÉRY.

Après? vous savez bien qu'il ne viendra pas.

LA PROBITÉ.

Parce que?

CHAMBÉRY.

Le Pensif? Est-ce que c'est des fêtes pour lui, ça, à présent? est-ce qu'il sait s'amuser comme les autres? Ah! si vous comptez passer la nuit à crier, à tout briser, à mettre la maison sens dessus dessous, à la bonne heure, faut qu'il en soye!

FLEUR DE LAURIER.

Lui?

CHAMBÉRY.

C'est sa manière de rire... et, dame! il s'en donne!... ça fait plaisir... Toujours prêt pour ça... toujours en train.

LA BONNE CONDUITE.

Le Pensif? Laisse donc... Hier, j' l'ai rencontré à la barrière d' l'Étoile... seul, assis sur le rebord d'un fossé... la tête dans une main, et dans l'autre une croix qu'il regardait... J'ai pas pu en tirer une parole... V'là comme il est toujours en train!

CHAMBÉRY.

Eh ben!... justement... ça l' prend, ça le quitte. Ah! s'il nous arrive du caractère que vous dites, merci. J'y ai vu aussi celui-là... j'aime encore mieux l'autre... j' préfère de l' voir fou qu'enragé...

LA PROBITÉ.

Tu l'aperçois pas qu'il est malade, ce garçon-là?

LA BONNE CONDUITE.

Pardine! il gelottait la fièvre.

CHAMBÉRY.

Mais il l'a toujours... v'là pourquoi...

FLEUR DE LAURIER.

Ah ça! est-ce que ça te regarde?

CHAMBÉRY.

Non: vous voulez faire plaisir à la mère.

LA PROBITÉ.

Veux-tu t'en aller?

CHAMBÉRY.

Puisqu'elle ne lui a pas parlé depuis deux ans, au Pensif.

FLEUR DE LAURIER, le prenant par les épaules.

Ah! j' vas t' faire marcher... entends-tu?

(Chambéry sort.)

LA BONNE CONDUITE, redescendant à gauche.

Dites donc, les autres, si c'est comme ça, au fait...

LA PROBITÉ.

Eh bien! on s' raccommode un jour comme aujourd'hui.

FLEUR DE LAURIER.

C'est bien convenu: c'est La Probité qui parlera au nom des autres, comme premier compagnon.

LA PROBITÉ.

C'est moi... ça me regarde... j' sais c' qu'il faut dire... et... (On entend de grands cris en dehors.) Qu'est-ce que c'est?

TOUS.

Des cris! un malheur!

CHAMBÉRY, retirant effaré.

Qu'est-ce qu'a d' l'eau de Cologne?

LA PROBITÉ.

Pour qui?

TOUS.

Qu'y a-t-il?

CHAMBÉRY.

Ah ben! la charrette de blanchisseuse... une borne... les huit chevaux... le grand cramoisi ponceau... vous savez?

TOUS.

Eh bien?

CHAMBÉRY.

Eh bien! il est à la cuisine... lui, les autres... toute la boutique... tout ça est entré... ça s'est abattu... patatra!... sur la salade.

LA PROBITÉ.

Et les personnes?

FLEUR DE LAURIER.

Les masques qu'étaient dans la voiture?

CHAMBÉRY.

Il ne doit rien en rester... J'en ai reçu un à toute volée, qui m'a rebondi sur l'estomac. Je ne sais pas ce qu'il est devenu... il m'a semblé que c'était...

TOUS.

Courons!

CHAMBÉRY.

Tiens, c'est eux!

TOUS.

Ils ne sont donc pas morts!

CHAMBÉRY.

Mais non!... Ils dansent! Tiens! c'est le Pensif!... Mademoiselle Nin!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PENSIF, LA CLÉ DES
CŒURS, LYONNAIS, NINI, QUATRE
BLANCHISSEUSES, tous costumés.

(Ils entrent en dansant, Nini avec le Pensif, Lyonnais
et la Clé des Cœurs, chacun entre deux femmes.)

LE PENSIF, NINI, LA CLÉ DES CŒURS, LYON-
NAIS, LES QUATRE BLANCHISSEUSES.

ENSEMBLE.

AIR des Pêcheurs des Lagunes. (Labarre.)

Vive la folie !
On vit quelqu' momens,
Avant qu'il s'enfuie,
Profitions du temps !
Rions à la ronde,
Mettons-nous en train :
Qui sait si le monde
Dur'ra jusqu'à demain.

LE PENSIF, parlé.

Rien de cassé... personne de blessé... Qu'est-ce
qui remonte?... C'est moi qui conduis.. En
avant deux!...

ENSEMBLE.

Amis, d' la gaité, du tapag', du plaisir, } Bis.
Faut vivre, il faut s'étourdir.

CHAMBÉRY, à gauche.

Mamselle Nini!

NINI, se trouvant face à face avec lui.

Oh!...

CHAMBÉRY.

C'est donc comme ça que vous êtes dans les
larmes, vous? Ah den! j' vous croyais à Rouen,
et au lieu de ça, vous dansez.

NINI.

J' vas vous dire... c'est d' chagrin.

LE PENSIF.

Du chagrin?... Qu'est-ce qu'en a ici... du
chagrin?... pour que ça le mine petit à petit... que
ça lui rongé le cœur, que ça lui brûle le sang?...
Du chagrin?... mais ça rend fou le chagrin...
Allons donc!... j'en veux pas... J' connais que
l' carnaval... le bruit, le vin, la gaité... les cou-
plets au dessert... le cornet à piston.. Ah! ah!...

Sans mélancolie,
En joyeux lurons,
Descendons la vie,
Au bruit des chansons!
Noyons l'humeur noire
Et qu' jamais lassés,
Pour rire ou pour boire
On ne dise : Assez!

(Parlé.) Une noce sans fin, un mardi-gras per-
pétuel... Chassé-croisé général, et allez donc!...

TOUS, chantant et dansant.

Amis d' la gaité, du tapag', du plaisir, } Bis.
Faut vivre, il faut s'étourdir.

FLEUR DE LAURIER, riant.

Satané farceur, va!

NINI.

Est-il amusant, hein? l'est-il!

LYONNAIS, à mi-voix.*

Mamselle Nini, j'aurai-t-à causer ensemble à
cette occasion.

LA PROBITÉ.

C'est comme ça qu' t'as la fièvre, toi?

LE PENSIF.

La fièvre! J' l'ai laissée à la barrière des Bons-
Hommes!

LA CLÉ DES CŒURS.

Dans un petit verre de cassis.

LE PENSIF.

En montant dans mon équipage... Huit che-
vaux sur la chaussée... avec les ambassadeurs...
les monarques étrangers... rien que ça!...

LYONNAIS.

Ah ben! s'ils conduisent commé toi, les mo-
narques.

LE PENSIF.

De quoi que tu te plains?... J' t'ai p't' être pas
descendu à propos?... Juste à la porte de ton
hôtel.

LYONNAIS.

Il appelle ça descendu... Une roue sur une
borne... et huit chevaux qui tournent... crac!
dans une cuisine!

LE PENSIF.

Qu'est-qu' tu veux?... Elles avaient aperçu de
la verdure, ces bêtes.

LYONNAIS.

Fallait z'au moins m'étaler sur c'te pelouse de
romaines... au lieu de m'envoyer rebondir
contre je ne sais quoi, pour de là...

CHAMBÉRY.

Ah! c'est lui qui m'est entré dans l'estomac!...

LA CLÉ DES CŒURS.

C'est ta faute; t'es resté trop long-temps en
l'air sans te décider...

LE PENSIF.

Il n' savait pas s'il devait tomber pile ou face...

LA CLÉ DES CŒURS.

Il a fini par tomber pile.

LE PENSIF.

Dans une casserole.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

NINI, riant, à Pensif.

C'est qu'il restait là... si j'avais pas pris vot'
main.

LYONNAIS, à mi-voix.

Mamselle Nini, j'aurai-t-encore à causer en-
semble sur ce sujet.

* Chambéry, Lyonnais, Nini, la Probité, la Clé des
Cœurs, etc.

CHAMBÉRY.

Ah! ah! il est jaloux aussi lui! A la bonne heure! c'est bien fait.

LE PENSIF.

T'es pas content d'avoir eu l'occasion de te promener dans les airs comme une balle élastique?... Ça t'a fait faire d'exercice... et à nous aussi... Qu'est-ce qu'a faim?

LYONNAIS.

Je m' trouve avoir soif.

LE PENSIF.

De la bière à monsieur... des fourchettes par ici... des verres pour tous!

TOUS. *

A la boutique!

LA PROBITÉ.

J' vas te dire, mon garçon, t'es bien gentil... J' crois qu' t'as l' diable au corps... Mais c'est pas l' moment d' diner, vois-tu? Il y a un repas convenu pour ce soir.

LE PENSIF.

Des repas, des festins et toujours... C'est c' que j' dis!

LA PROBITÉ.

Oui, mais c' diner-là, c'est pas des excès... C'est entre nous... Il faut qu' t'en soyes, entends-tu?... et les autres aussi... Tous les amis, parce que sans ça...

LE PENSIF.

Pour fêter le départ de la Clé des Cœurs... C'est ça, table de vingt mètres... quatre-vingts couverts... Ça m' va!

LA CLÉ DES CŒURS.

J'accepte, et où s' tient l' restaurant.

LE PENSIF.

Au jardin des Délices; c'est là qu'on s'amuse?

NINI.

Dans l'Île-d'Amour.

LA PROBITÉ.

Mais du tout! ça s' peut pas... c'est aujourd'hui...

LE PENSIF.

Voilà! j'emène tout le monde.

LA PROBITÉ.

Et où diable veux-tu les emmener?

LE PENSIF.

Dans mon omnibus.

LA PROBITÉ.

Mais puisqu'on te dit que c'est aujourd'hui la...

LE PENSIF.

L'équipage de madame!

LA CLÉ DES CŒURS.

Qu'est-ce qui vient le relever?

LYONNAIS.

Présent!

* Chambéry, la Clé des Cœurs, Lyonnais, la Probité, le Pensif, etc.

LE PENSIF.

On tient trente-huit... Il n'y a pas de banquettes!

LYONNAIS, à Nini.

Suivez-moi... J'ai t'a causer...

LA PROBITÉ.

Ah! ça, veux-tu m'entendre?

LE PENSIF.

Prenez garde de casser les glaces!

LA PROBITÉ.

Mais j' te dis encore une fois...

LE PENSIF.

En avant l' fourgon!

REPRISE DU CŒUR.

Vive la folie, etc.

(Ils sortent avec Nini et Chambéry. — Fausse sortie du Pensif.)

LE PENSIF, revenant.

Eh ben! et vous, les amis?

LA PROBITÉ. *

Ah! va te promener, à la fin, puisque tu n' veux rien écouter... r'grimpe dans ta calèche... mais seul... entends-tu? avec ceux que t'as amenés... et qui n'ont pas plus de mémoire que toi!

FLEUR DE LAURIER.

Eh ben! quoi! s'il n'a pas compris?

LA PROBITÉ.

Fallait qu'il me laisse parler alors.

FLEUR DE LAURIER.

S'il n' pense pas quel jour c'est, c' garçon.

LA PROBITÉ.

Eh bien! j' dis qu' c'est mal d'y pas penser... Et j' lui dis, à lui... en face... qui est-ce qui a eu besoin qu'on le lui rappelât ici?... Est-ce toi?... est-ce aucun de nous?... C'est ceux qui n' vont plus jamais avec les autres, ceux qui n' sont plus compagnons que de nom... Ah! j' sais pas parler autrement que j' sens, moi... Le jour où nous avons quitté Rouen, nous avons contracté une dette de cœur, tous tant que nous sommes... Est-ce vrai? Elle est la même pour tous... Nous sommes une famille... et tu devrais pas oublier que t'en es...

FLEUR DE LAURIER, passant entre la Probité et le Pensif.

Allons... voyons... tout ça...

LE PENSIF. **

Oublié... Eh bien!... qu'est-ce que j'ai oublié donc?

LA PROBITÉ.

Quoi?... que c'est pas aujourd'hui la mi-caramè, entends-tu?... mais la fête de quelqu'un que nous devons honorer sous tous les rapports...

* La Bonne Conduite, Fleur de Laurier, la Probité, le Pensif, compagnons.

** La Bonne Conduite, Fleur de Laurier, la Probité, le Pensif.

que nous respectons, que nous aimons, comme nous aimions son père.

LE PENSIF.

Sa fête !

FLEUR DE LAURIER, montrant le Pensif.

Et bien ! et lui ? il ne l'aimait pas p't' être, son père ? c'était comme l'enfant d' la maison.

LA PROBITÉ.

Voilà pourquoi j' lui reproche d' manquer à ce qu'il doit... de n' pas penser à la fille... C'est pas bien, entends-tu ?... c'est ingrat... (Mouvement du Pensif.) Eh bien !... j' te dis pas ça pour que tu t'en ailles... mais pour que tu restes là... avec nous... parce que c'est la place... à côté d' tes amis... qu' ça nous fait d' la peine si l'y manquais... et... parce qu'il faut que nous y soyons tous, quoi !

LE PENSIF.

Sa fête !

CHAMBÉRY, accourant.

V'là la mère !

LA PROBITÉ.

La mère !... Attention, tout le monde !

FLEUR DE LAURIER.

Et la surprise !

LA BONNE CONDUITE.

Faut pas qu'elle nous voie.

LA PROBITÉ.

T'as raison ! Enlevez l'arbuste. (Au Pensif.) Par ici, mon garçon !

(Ils se cachent à droite et à gauche.)

LE PENSIF.

Oh !...

(Il fait un mouvement pour sortir au moment où Suzanne paraît, et reste debout, sans mouvement, près de la table, à droite.)

oo

SCÈNE IV.

CHAMBÉRY, SUZANNE, LE PENSIF, puis LES COMPAGNONS.

SUZANNE.

Je n'ai trouvé personne... (A Chambéry.) Ah ! pour ce billet.

(Tous les compagnons paraissent et entourent Suzanne, de manière à cacher le Pensif.)

CHOEUR.

AIR nouveau.

Pour fêter notre jeun' mère,
 Nous venons joyeux ;
 Ah ! puisse à not' prière
 Le sort, pour nous toujours prospère,
 Ici comme en tous lieux,
 Comblent vos vœux !
 Le bonheur d'une mère
 Rend ses enfans heureux.

DEUX COMPAGNONS DU TOUR DE FRANCE.

TOUS.

Vive la mère !

FLEUR DE LAURIER, bas, à la Probité.

En avant l' compliment !

LA PROBITÉ.

Pardon... excuse, la mère... c'est vos enfans qui viennent vous prier... parce que... voyez-vous, vot' fête, c'est not' fête à tous d'abord... Et les compagnons, c'est des bons garçons... qui peuvent pas oublier ce que vous avez fait pour eux... ni vot' père... qu'était un bien brave homme, vot' père... et bien digne certainement... Pour lors, comme ils vous ont toujours regardé comme sa fille... il s' trouve qu'ils vous aiment bien... parce que... dame !... c'était un bien brave homme, lui... et vous aussi... Alors... enfin, fin finale, ils vous prient d'accepter ce léger bouquet, et un repas, auquel il espère que vous aurez l'honneur de vouloir bien assister.

TOUS.

Vollà !

CHAMBÉRY, sérieusement à un autre.

Il a bien dit ça.

TOUS.

Vive la mère !

SUZANNE.

Merci, mes enfans, merci... Ce souvenir de votre part me touche plus que je ne saurais vous l'exprimer... C'est ma fête ? vous y avez pensé ? Voyez ! je l'avais oublié, moi !...

LA PROBITÉ.

Ah bah ! vrai ?.. Oh ! mais pas nous !... pas plus qu'autrefois !...

FLEUR DE LAURIER.

Quand vous n'étiez encore que la sœur des compagnons.

SUZANNE.

Oui... nous étions heureux alors.

LA PROBITÉ.

Eh bien ! est-ce que nous ne l'sommes plus ?

FLEUR DE LAURIER.

Est-ce que vous avez des peines, notre mère ?

LA BONNE CONDUITE.

Des tourmens ?

LA PROBITÉ.

Est-ce que ça n' va pas comme vous voulez ?

SUZANNE.

Des tourmens?... moi?... Oh ! non !... oh ! rien !... Est-ce que je peux en avoir au milieu de vous ? Vous êtes tous contents, n'est-ce pas ? Oh ! si vous saviez combien je suis heureuse, moi... combien... (Les compagnons se sont retirés peu à peu et l'ont amenée près du Pensif. — En balbutiant.) Oh ! oui... heureuse. (Musique.)

* Chambéry, la Bonne Conduite, Suzanne, la Probité, Fleur de Laurier, compagnons groupés, le Pensif toujours à droite.

CHAMBÉRY, bas, aux autres. *

J'étais sûr qu'ça lui ferait un effet... Vous n'avez pas voulu me croire...

LA PROBITÉ.

Eh ben! quoi?

CHAMBÉRY.

Eh ben! ça n'lui fait pas de plaisir qu'il reste.

LA PROBITÉ.

Qu'en sais-tu?... D'ailleurs, elle est assez grande pour le dire... et elle me le dira, à moi... (Il fait signe aux autres de se redresser, et s'avance vers la mère, les compagnons se retirent doucement.) Voyez-vous, la mère... c'est pas tant de choses... Nous avons fait une liste... avec les noms... vous verrez que personne n'a oublié vot' fête... personne... Eh bien! malgré ça, si là-dessus, par hasard, vous trouvez... quelque nom... Voilà... je r'viendrai... prenez ça... (Il lui remet la liste.) Et... vous savez?... toujours comme vous voudrez... absolument... Ainsi... v'là la chose... je r'viendrai... Mais vous verrez que personne... personne ne vous a oubliée.

oo

SCÈNE V.

SUZANNE, LE PENSIF.

(Suzanne s'est assise auprès d'une table, à gauche. Elle demeure absorbée dans ses réflexions, les yeux fixés sur la liste qu'on vient de lui remettre. — Le Pensif, après être resté un moment immobile, cherchant à surmonter son attendrissement, remonte lentement la scène, comme s'il attendait un mot ou un regard de Suzanne, puis il s'arrête tout à coup.)

LE PENSIF, avec force.

Non... ce n'est pas vrai... j'y ai pas pensé, moi... (Comme se parlant à lui-même.) Pensé?... Pourquoi?... Ils me mettent d'leur famille... j'en suis pas... j'en suis plus... j'suis avec personne... j'ai pas besoin d'amis... j'y crois pas... J'crois à rien, moi...

SUZANNE, à elle-même.

Son nom!

LE PENSIF.

A rien... j' suis scul... et j' me trouve plus content que j' l'étais avec ceux qui m'avaient r'cueilli, par hasard... et qui me gardaient par pitié... Non... c'est pas pour celui qui n'est plus de c' monde, que j' dis ça... J' lui dois tout, à lui... mon état... ma vie... et le peu de bonheur que j'ai eu dans ma jeunesse... parce qu'il me traitait comme son fils... et moi, quand j' rentrais à la maison, et que j'allais m'asseoir entre lui et... ceux qui étaient là... j'aurais ben défié tous les malheurs du monde de m'atteindre.

* Chambéry et les compagnons groupés à gauche, Suzanne, le Pensif.

AIR de Colalto.

Je m'en souviens, combien j'étais heureux!
Mon cœur rempli d'une douce espérance,
Se ranimait sous les regards... de ceux
Dont un sourire alors accueillait ma présence.
Sans un regret, sans un désir,
Je me disais : que ma vie ainsi s'achève!
Mais mon bonheur a passé comme un rêve,
Et ce n'est plus, hélas! qu'un souvenir.
Oui, mon bonheur n'est plus qu'un souvenir...

SUZANNE, à elle-même.

Et le mien!...

LE PENSIF.

Eh bien! quoi! cette vie-là est finie... ç'en est une autre à présent... J' suis un étranger ici... comme je l' serais devenu là-bas... un étranger à qui c'est indifférent de n'être pas regardé, et qui d'mande pas qu'on lui parle... (S'avançant vers Suzanne.) Mais parlez-moi donc... mais dites-moi donc un mot! quand ce devrait être une injure. Voilà deux ans que vous ne m'avez pas parlé!
(Suzanne tourne involontairement les yeux du côté du Pensif, et s'arrête brusquement et avec un mouvement d'impatience à la voix de Nini.)

oo

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NINI, puis LYONNAIS, CHAMBÉRY, LA CLÉ DES COEURS, LA PROBITÉ, QUELQUES COMPAGNONS.

NINI, à la cantonade.

Eh bien! oui! j' prendrai son bras, au Pensif...

SUZANNE, à part.

Encore cette femme!...

LE PENSIF, à part.

Pas un mot!...

NINI. *

Et je rirai avec lui, et j' le trouve plus aimable que vous... (Au Pensif.) Ah! tiens! vous êtes là?... Je ne le savais pas, par exemple... Dites donc: à propos, vous qui vouliez les enmener à l'Ile-d'Amour!... Ah! ah! ah! Il se trouve que c'est la fête de la...

LE PENSIF, passant à gauche.

Oui, je sais...

NINI, apercevant Suzanne.

Ah! je n' vois donc personne, moi! Ce Lyonnais est-il bête! Est-ce qu'il n' s'est pas entêté de l'idée que je vous plais, que vous m'plaisez, que je vous aime? (Riant.) Ah ça! il paraît qu'on n' devient pas gai ici... Est-ce que vous auriez envie d'y rester?... pour faire plaisir à quelqu'un... On a peut-être demandé que vous soyez sur la liste, car on vous y a mis... vous y êtes...

* Suzanne assise, le Pensif, Nini.

(A Suzanne.) N'est-ce pas qu'il... (Suzanne, qui a pris la plume, efface le nom.) Tiens! vous n'y êtes plus!... Eh bien! c'est un peu drôle, tout d' même!

LYONNAIS, à Chambéry, en entrant.

J' te dis qu' les chevaux, c'est comme les hommes, faut que ça boive, je descends à la cave.

(Il descend à la cave avec un panier.)

LA CLÉ DES COEURS.

Voilà l'équipage demandé.

LA PROBITÉ.*

Mais personne n' s'en va, entends-tu?... personne, et... (Suzanne lui remet la liste sans rien dire. — Musique.) Effacé!... Ah bah!

(Suzanne sort lentement à droite.)

LA CLÉ DES COEURS, bas, au Pensif.

Effacé.

LE PENSIF, avec effort.

Eh ben! quoi?... qu'est-ce que nous attendons, nous?... qu'est-ce que nous faisons ici?... Au jardin des Délices!...

Vive la folie!...

On vit quelq' momens;

Avant qu'il s'enfuit...

Profitions du temps.

Chassons... l'humeur noire,

Et qu' jamais lassés...

Pour rire... ou pour boîre

On ne dise : Assez!

LA PROBITÉ.

Qu'est-ce que tu as donc, mon garçon?

LE PENSIF.

Rien... J'ai de la joie, du bonheur... En avant!... au jardin des Délices!

Amis d' la gaité, du tapage, du plaisir!

Faut vivre... il faut s'étourdir!

(Il sort; la Probité et les compagnons le suivent.)

oo

SCÈNE VII.

CHAMBÉRY, puis LYONNAIS.

CHAMBÉRY.

Eh bien! il prend pas mal la chose; ça l'empêchera pas de diner... Et c'te mamselle Nini qui s'en va!

LYONNAIS, frappant dans la cave.

Eh! dites donc!

CHAMBÉRY.

Tiens! l'aut' qu'est là-d'dans!

LYONNAIS.

Ouvrez-moi! j' suis t'enfermé!

CHAMBÉRY, s'asseyant à droite.

Comm' ça s' trouve bien! il me l'a enlevée à moi... on la lui enlève... A la bonne heure!... chacun son tour.

* Suzanne, la Probité, Nini, le Pensif, la Clé des Cœurs, compagnons.

LYONNAIS.

Ouvrez-moi donc... ou j' va-t-enfoncer la porte!

CHAMBÉRY, riant.

J' te le conseille, si tu veux sortir.

LYONNAIS.

Ah! à la fin! (La porte cède.) Comment t' es là, animal!... T' entends pas... Eh bien! où sont-ils?... Imbécile!... (Chambéry rit aux éclats.) J' te demande où ils sont?

CHAMBÉRY, riant.

Partis... c'est bien fait..

LYONNAIS.

Partis! sans moi? pour où?

CHAMBÉRY.

C'est bien fait!

LYONNAIS.

Par où?

CHAMBÉRY.

Par la cour.

LYONNAIS.

Par exemple!

ENSEMBLE.

AIR: Mais mon devoir me rappelle.

C'est un' farce bien jolîe,
Mamselle Nini, certain'ment;
Mais de cett' plaisanterie
J' vous dirai mon sentiment.

} Bis.

CHAMBÉRY.

Ah! la farce est bien jolîe.

Comme on vous sait bon enfant,

A la cave on vous oublie.

J'en ris d' tout mon cœur, vraiment.

} Bis.

(Il sort au fond à droite par la cour.)

CHAMBÉRY.

C'est ça! va! cours! trotte! Ah! par exemple, j' fais du bon sang!

oo

SCÈNE VIII.

CHAMBÉRY, SUZANNE.

SUZANNE.

Si cette femme se r'présente ici, vous la prierez de ne pas r'venir.

CHAMBÉRY.

Ah! par exemple, j' demande pas mieue... quelqu'à présent, voyez-vous... Ah! ça m'a amusé...

SUZANNE.

Il n'y a plus personne?

CHAMBÉRY.

Non, tout le monde est parti, en voilà pour jusqu'à six heures... On pourra au moins s'occuper

du couvert... Tiens ! il se trouve avoir monté du vin... Ça servira pour le dîner.

(Il pose le panier sur une table où sont déjà des verres.)

SUZANNE.

Vous n' m'avez rien dit, tantôt, au sujet de ce billet ?...

CHAMBÉRY.

Il n'est pas venu de réponse.

SUZANNE, à part.

Pas encore !

CHAMBÉRY, à part.

Elle n' dit rien... mais on voit qu'ça la tourmente.

SUZANNE.

Ayez soin que rien n' manque, n'est-ce pas ?

CHAMBÉRY.

Soyez tranquille, j'y vais voir. (Il sort.)

SUZANNE, seule.

Oh ! ce que j'ai souffert !... ce que j'ai souffert !... là tout à l'heure... et ce que je souffre encore !... (Elle s'assied à une table, à droite.) Voyons... il y a des choses dont il faut que je m'occupe... Cette réponse qui n'est pas venue à ma lettre d'hier... Il faut que j'écrive de nouveau... Oui, c'est cela, écrivons. (Elle écrit.) « Un mois, monsieur... je demande un mois... » C'est bien peu pour vous qu'une somme de trois cents francs... Eh bien ! c'est beaucoup pour moi... » Dans ce moment-ci... je ne l'ai pas... » (S'interrompant.) Oh ! que je souffre !... mon Dieu !... (Continuant.) « Vous ne voudriez pas me causer de peine... et j'ai les plus grandes raisons de désirer que ma situation ne soit pas connue... » Dans un mois, une rentrée qui ne peut manquer, me permettra... » Quelqu'un !... Vous !... à Paris... vous ici !

oo

SCÈNE IX.

LE CORINTHIEN, SUZANNE.

LE CORINTHIEN.

Moi... Oui, mamselle Suzanne.

SUZANNE.

Grand Dieu ! quelle imprudence ! Si les compagnons vous voyaient !

(Elle va regarder à la porte.)

LE CORINTHIEN. *

J'ai guetté leur sortie. Il y a long-temps que je rôde en me cachant autour d' la maison... Ça m'a fait mal de les voir... quelques uns surtout... mais j'avais besoin de vous parler aujourd'hui.

SUZANNE.

A moi ? Et pourquoi ?

* Suzanne, le Corinthien.

LE CORINTHIEN.

Tenez, mamselle Suzanne, je travaille pour quelqu'un au Marais... quelqu'un de riche... Parce qu'en me chassant, ils ne m'ont pas ôté mon pain... J'ai du courage... vous savez... Autrefois, je faisais déjà de petites figures... eh bien ! je m' suis mis à sculpter sur bois... et j'gagne ma vie... J'étais donc chez cette personne, que je vous dis, quand il est venu une lettre de vous, hier.

SUZANNE.

De moi ?

LE CORINTHIEN.

Oui... par laquelle vous demandiez... Oh ! faut pas vous en cacher... Il n'y a rien que d'honorable pour vous... Quand on donne tout aux autres, on peut bien être gêné.

SUZANNE.

Vous sauriez ?...

LE CORINTHIEN.

Oui, je sais tout... ce billet que vous ne pouvez pas payer... l'embaras où vous êtes. Vous ne voulez rien dire à ceux pour qui vous vous êtes endettée. Il n'y en a pas un qui ne vous doive, et vous aimez mieux souffrir que de leur redemander... Ah ! ils ne vous connaissent pas encore pour ce que vous valez. Enfin, cet homme... mon Dieu, c'est bien naturel... il est riche... cet homme a pensé qu'il n'avait pas besoin de ça tout de suite... et alors... comme c'est convenu que vous le paierez quand vous pourrez, je n'ai pas voulu vous faire attendre ça jusqu'à demain.

(Il lui remet un billet.)

SUZANNE.

Vous !... c'est à vous que je dois...

LE CORINTHIEN.

Rien... vous ne me devez rien... J' suis pas assez heureux pour pouvoir m'acquitter même d'une partie de ce que votre père a fait pour moi..

SUZANNE.

Toujours généreux... toujours noble... Ah ! vous ne savez pas quel mal vous me faites en me forçant à en comparer d'autres à vous !

LE CORINTHIEN.

Comment ?

SUZANNE, interrompant.

Et sans doute vous êtes heureux maintenant, vous le méritez si bien !

LE CORINTHIEN.

Heureux !... Eh bien ! non, mamselle Suzanne, à vous je peux l'avouer. Je souffre... je souffre beaucoup !

SUZANNE.

Vous !

LE CORINTHIEN.

Et pourtant celle auprès de laquelle on m'avait calomnié, il m'a suffi d'un mot pour la con-

vaincre de mon innocence... Oui, malgré le crime dont on m'accusait... malgré la honte dont j'étais accablé... elle n'a pas craint de me donner sa main... de m'épouser.

SUZANNE.

Ah ! c'est qu'on doit être si fière quand on peut estimer celui qu'on aime !

LE CORINTHIEN.

Ça ne suffit pas, mamselle Suzanne... il faut encore l'estime des autres... une réputation sans tache... Et ma pauvre femme souffre comme moi du mépris dont je suis couvert. Elle a beau chercher à ne pas me le laisser voir... Oh ! je le sens bien, allez !

SUZANNE.

Lui aussi... malheureux... et toujours... comme moi.

LE CORINTHIEN.

Oh !... bien malheureux ; car aujourd'hui je sais pourquoi l'on m'a perdu... je connais la raison qui a fait briser mon ouvrage...

SUZANNE.

Comment !... vous sauriez...

LE CORINTHIEN.

Oui, mamselle Suzanne... Oh ! à vous... à vous seule... je veux dire... C'est pour de l'argent !

SUZANNE, avec force.

De l'argent... Non, c'est impossible !...

LE CORINTHIEN.

Trois mille francs... trois mille francs... que les Dévorans ont payés... Ils l'ont avoué, eux !...

SUZANNE.

De l'argent !... Oh ! mon Dieu !...

LE CORINTHIEN.

Et penser que parmi ces misérables... parmi ceux qui m'ont vendu se trouve mon fr...

SUZANNE.

Taisez-vous... taisez-vous, monsieur le Corinthien. (A part.) Son frère... il l'a vendu !...

LE CORINTHIEN.

Et moi, j'en porte la honte aux yeux de tous... et c'est affreux... car, voyez - vous, mamselle Suzanne... alors il n'y a plus de bonheur... Mais pourquoi vais-je vous parler de ça, à vous... si pure, si honorée... A vous, qui pourrez toujours, quand vous ferez un choix...

SUZANNE.

Moi !...

LE CORINTHIEN.

Oui... Qui ne serait heureux... quand vous voudrez vous marier...

SUZANNE.

Moi !... Oh ! non, monsieur le Corinthien... Me marier... non... c'est impossible... Que voulez-vous ?... mon sort est fixé... Je n'aimerai jamais personne.

LE CORINTHIEN.

Et vous avez des larmes aux yeux en disant ça !...

AIR de Téniers.

Oui, vous pleurez, et dans ce trouble extrême, Il semblerait, tant je vous vois souffrir, Que vous voulez vous cacher à vous-même Un sentiment qui vous force à rougir. Mais quel est donc celui que vot' cœur préfère ? Vous vous taisez... Oh ! je devine... hélas !... Son nom... tous deux, oui, nous devons le taire... Et vous voyez, je ne le nommais pas. (Bis.)

Lui !... encore lui !... Adieu, mamselle Suzanne, adieu, pour long-temps peut-être... mais soyez sûre qu'il y a quelqu'un qui pensera souvent à vous.

CHAMBÉRY, du dehors.

C'est entendu, vous êtes priée...

NINI, du dehors.

Mais on vous dit...

SUZANNE.

Grand Dieu ! on vient !

LE CORINTHIEN, s'élançant vers la croisée et reculant tout à coup.

Ah ! lui !... il m'a vu !

SUZANNE.

Quoi donc ?

LE CORINTHIEN.

Rien.

SUZANNE.

De ce côté... oui... de ce côté...

(Il entre dans la chambre à droite.)

oo

SCÈNE X.

LE PENSIF, SUZANNE, puis NINI, CHAMBÉRY, qui reste au fond.

LE PENSIF, à part, sur le dernier plan.

Il est là !

CHAMBÉRY.

J' suis fâché d' vous répéter...

NINI, sur le premier plan.

Mais puisqu'on a oublié quelque chose à la cave.

SUZANNE, à Nini.

Je croyais qu'on vous avait dit, mademoiselle...

NINI.

Mon Dieu ! on n'a déjà pas tant d'envie de venir.

SUZANNE.

Eh bien ! alors, sortez !

NINI.

Plait-il ?

SUZANNE.

Sortez !

LE PENSIF, s'avançant vivement et prenant le bras de Nini.*

Non, à mon bras!... J'ai le droit d'être ici, moi... et j'y reste... là... à cette table... avec elle... avec elle. Je puis m'asseoir là... (A la table à gauche.) J' puis demander du vin... j' puis boire...(Il verse à boire.) Chez elle!... lui... chez elle!...

SUZANNE.

Oh! oh!

CHAMBÉRY.

Eh bien! mais... il s'installe là...

LE PENSIF, à lui-même.

Boire... oui... j'en ai besoin...

SUZANNE.

Ici... ici...

NINI.

Oh! mais vous ne voyez donc pas ce qu'elle souffre!

CHAMBÉRY.

Mais c'est indigne!... Ils sont là, et je vais leur dire...

LE PENSIF.

Boire... non... je n'ai pas soif!...

(Il jette son vin.)

SUZANNE, après avoir fait signe à Chambéry de rester.

Eh bien! c'est donc moi qui dois céder la place, qui dois sortir!...

LE PENSIF, se levant.

Sortir!... pour aller retrouver le Corinthien!

NINI et CHAMBÉRY.

Le Corinthien!

LE PENSIF.

Jamais... jamais!

SUZANNE.

Ah!

NINI et CHAMBÉRY.

Le Corinthien!

LE PENSIF. **

Oui... le Corinthien!... Ici... dans c'te maison... où elle le cache!

NINI.

Ah! plus bas... plus bas!...

CHAMBÉRY.

Ils sont tous là... à côté...

NINI.

Ils vous entendent...

LE PENSIF.

Ils m'entendent... Oh!... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande!...

NINI.

Ah! de la pitié!...

CHAMBÉRY.

Taisez-vous!

LE PENSIF.

Non... Le Corinthien... entendez-vous... il est ici!... A toutes les portes... à toutes les portes!...

(Ils sortent en courant.)

* Nini, le Pensif, Suzanne, Chambéry dans le fond.

** Nini, le Pensif, Chambéry, Suzanne.

SCÈNE XI.

LE PENSIF, SUZANNE.

LE PENSIF.

Et maintenant, me v'là... C'est moi... j' lai fait prendre.

SUZANNE.

Vous?... Oh! je vous supplie...

LE PENSIF.

Ah! vous m' parlez donc enfin!

SUZANNE.

Je lui parle... oui... et c'est avec joie... Venez ici... venez... car il faut que je vous dise tout ce qu'il y a là pour vous... Non pas de haine, mais de mépris... de ce mépris si grand... si profond... qu'on ne sait comment dire... comment l'exprimer...

LE PENSIF.

Eh bien!... j'écoute...

SUZANNE.

Un repentir!... On ne lui demandait que de se repentir!... Et lui... voyons... répondez... Combien vous a-t-on payé sa vie... Car on vous achète, vous... vous, vous vendez...

LE PENSIF.

Moi?...

SUZANNE.

Vous vous vendez... vous l'avez déjà vendu une fois... pour de l'argent... Ah! vous avez voulu m'entendre... vous m'entendez... Oui... de l'argent... qui a été donné... que vous avez reçu... que vous avez partagé...

LE PENSIF.

Qu'est-ce que vous dites?... Ah! qu'est-ce que vous dites?

SUZANNE.

Oh! la haine, c'est bien bas!... l'envie, c'est bien vil!... Eh bien! non... ce n'était pas la haie... ce n'était pas l'envie... c'était l'argent!

LE PENSIF.

L'argent!

SUZANNE.

A qui vous avez tout sacrifié!... votre frère... votre famille adoptive... votre honneur... tout!... Vous avez tout vendu!... Et il veut que je lui parle... Je vous ai parlé... (Allant ouvrir la porte.) Livrez-le à présent.

LE PENSIF.

Oh!...

(Il sanglote.)

SUZANNE.

Qu'attendez-vous? les voilà!... Et c'est vous, encore vous...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOUS LES COMPAGNONS, poussant
CHAMBÉRY, qui veut les retenir.

FLEUR DE LAURIER.

Le Corinthien!... Où est-il?

LA PROBITÉ.

Le misérable!

LA BONNE CONDUITE.

Le traître!

TOUS.

Où est-il? Faut pas qu'il nous échappe!

LE PENSIF se jette devant la porte, les sanglots l'empêchent de parler. Il cherche à arrêter par signes les compagnons.

Oh! non... non... Attendez... que je puisse...

SUZANNE. *

Ah! que fait-il?

FLEUR DE LAURIER.

Il nous le faut!

LA BONNE CONDUITE.

Retire-toi!

TOUS.

Va-t'en! va-t'en!

LE PENSIF.

Non... Écoutez... écoutez... Vous ne pouvez rien lui faire... Il ne faut pas le toucher... Oh! non... car il n'est pas coupable.

TOUS.

Pas coupable!

LE PENSIF.

Non!... il ne l'est pas!... car c'est moi!...

TOUS.

Toi!

SUZANNE, à part.

Ah! merci, merci, mon Dieu!

LE PENSIF.

Oui... moi... et il faut que j'avoue tout devant vous... devant elle... et devant lui aussi...

(Il ouvre la porte.)

TOUS LES COMPAGNONS.

Le Corinthien!

LE CORINTHIEN.

Eh bien!... oui, me voilà!

TOUS, faisant un pas vers lui.

Misérable!

LE PENSIF. **

Oh!... n'avancez pas... ne le touchez pas!... vous me tuerez plutôt... car il est innocent... On a brisé son travail... je le savais... et j'ai hésité... et je n'ai pas parlé... et je me suis tu... parce

* Suzanne à gauche, les compagnons et le Pensif à droite, devant la porte.

** Suzanne, les compagnons, le Pensif, le Corinthien.

que... (S'avançant vers les compagnons.) Oh! c'est mal... c'est bien mal... c'est infâme!... Mais je ne me suis pas vendu... Vendu, moi!... Oh! vous ne le croyez pas, n'est-ce pas?... Personne ne le croit ici... Eh bien!... elle l'a pensé, elle... Elle a cru que c'était pour de l'argent!... Elle m'a dit que je m'étais vendu... vendu!... pour de l'argent!... Oh!... mais voilà pourquoi... voyez-vous...*

(Il lui remet la croix d'or.)

SUZANNE.

Ma croix!... Et je l'accuse!...

LE PENSIF.

Et, quant à moi, maintenant je pars.

SUZANNE.

Avec moi, Charles, parce que je vous aime.

LE PENSIF.

Hein?... Comment? Que dites-vous?

SUZANNE.

Je vous aime!

LE PENSIF.

Moi?... Oh! non... c'est impossible... Non... vous vous trompez... c'est lui!...

SUZANNE.

Lui!... Oh! il le sait bien que je vous aime, allez!

LE PENSIF.

Suzanne!...

LE CORINTHIEN.

Mon ami! mon frère!...

LE PENSIF.

Vous ne l'aimez pas... Il est donc vrai!... (Aux compagnons.) Elle ne l'aime pas, comprenez-vous?... Elle ne l'aime pas... Ah! la joie... le bonheur... Et j'ai pu en être jaloux... jaloux jusqu'à le détester... jusqu'à le perdre... Et maintenant... oh! je l'aime tant... mon frère... Oh! tenez, le voilà... je vous le rends... Il est pur, allez, bien pur... et bien bon... car il me pardonne... N'est-ce pas, frère?

LE CORINTHIEN.

Oh! oui... et eux aussi, va!

LE PENSIF.

Eux!... Ah! c'est trop... mes amis... vous... Mais oui... tout le monde doit me pardonner, puisqu'elle m'aime!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NINI, LYONNAIS.

LYONNAIS.

Je vous dis que j'ai fait z'une trotte à vous suivre... et qu'il était z'avec vous.

* Suzanne, le Pensif, le Corinthien; les compagnons sur le deuxième plan.

NINI.

Hein?... Tenez... voilà comme il était avec moi!

LYONNAIS.

Ah bah!... Ainsi, n'y a donc pas d'chagrin, pas d'idées noires?

LE PENSIF.

Des idées noires!... du chagrin!... Oh! jamais, jamais à présent... C'est comme un rêve que j'ai fait... un rêve affreux... qui s'est dissipé... Oh! oui, maintenant... je reviens à moi... je renais... Entre Suzanne et mon frère... qu'ai-je à craindre?... N'ai-je pas tout ce qui me manquait?... une famille!

ENSEMBLE.

Plus d' regrets, plus d' plainte amère :
Oublions l'erreur.
Notre amitié t'est chère,
Ah ! sois pour nous encore un frère.
Et, tous comme autrefois unis de cœur,
Montrons-nous, sans mystère,
Heureux de son bonheur.

LE PENSIF.

Plus d' regrets, plus d' plainte amère.
Tous deux sur mon cœur.
Ah ! la vie est bien chère
Après de vous, auprès d'un frère !
Amis, oh ! de rêver encor j'ai peur.
Le retrouver... lui plaire...
C'est trop de tant de bonheur.

FIN.